SIXIÈME ANNÉE. — N° 137 15 SEPTEMBRE 1902 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

LES DIABLES

Je ne sais si tous les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* seront de mon avis, mais je considère les notes au jour le jour de M. E.-J..., que nous avons insérées dans le dernier numéro, sous ce titre « Phénomènes de hantise », comme un document psychique de tout premier ordre.

Ces notes ont l'accent de la bonne foi et de la sincérité. On les sent exactes et véridiques. Elles n'étaient d'ailleurs pas rédigées pour le public. Nulle coquetterie, nulle arrière-pensée, nul apprêt de la part de leur auteur. Je ne crois pas qu'on puisse trouver un témoin plus exempt de parti-pris.

Il n'a aucune idée préconçue sur les phénomènes qu'il a observés. Il les raconte comme il les voit et il en tire les conclusions qui lui paraissent les plus plausibles.

C'est là, justement, le point sur lequel je voudrais aujourd'hui attirer votre attention.

M. E. J..., comme tous ceux qui ont plus de sensibilité que d'esprit critique (je les envie), s'est abandonné au charme troublant de ces phénomènes. Sous le coup du deuil qui emplissait son âme, hanté par le souvenir de celle qu'il venait de perdre, il a eu immédiatement une tendance à croire — on croit si facilement ce qu'on désire, a dit La Rochefoucauld — que l'influence qui se manifestait, par des bruits ou par des lueurs, était « l'esprit » désincarné de la morte.

Peu à peu les phénomènes se modifiant suivant les demandes qu'il formulait, il s'est persuadé qu'il était réellement entré en communication avec la chère défunte. Et il faut bien reconnaître que si une circonstance, un hasard l'avait obligé à cesser ses observations, le 4 janvier par exemple, alors qu'elle durait déjà depuis le 27 juin de l'année précédente, il aurait été malaisé (je dis *malaisé*, je ne dis pas *impossible*) de lui démontrer qu'il était le jouet d'une illusion.

Mais cette circonstance, ce hasard ne s'est pas produit. M. E. J... a continué, quelques mois encore, ses observations A un moment donné, les phénomènes ont dévié. L'influence qui, jusqu'alors, avait joué un *rôle*, s'est lassée. Elle a, si j'ose m'exprimer ainsi, montré le bout de l'oreille, elle a donné des signes non équivoques de sa véritable nature. Sous les phénomènes, on a senti le mensonge et la mystification.

Car c'est là un fait inéluctable. Toutes les expériences spirites, si on ne s'en tient pas aux premières manifestations et si on a la patience de les prolonger, aboutissent à la constatation d'une tromperie.

J'ai eu, maintes fois, à m'expliquer là-dessus, avec des spirites convaincus.

« Jamais, me disaient-ils, nous n'avons fait pareille remarque. Il y a des années que nous pratiquons le spiritisme. Souvent nous avons eu affaire à de mauvais esprits ; mais, ces mauvais esprits écartés, quand nous avons pu entrer en communication avec un bon esprit, qui donnait des preuves de son identité, jamais nous n'avons eu à nous plaindre de lui. »

A ceux qui me parlaient ainsi, et qui me parais-

saient tenir plus à la vérité qu'à leurs illusions, je démontrais d'abord qu'en fait de preuves d'identité, aucun « esprit » n'en a jamais pu fournir. (J'ai traité trop souvent cette question pour qu'il soit utile que j'y revienne.)

Et je conseillais ensuite à ces expérimentateurs sans parti-pris, lorsque « l'esprit » en qui ils croyaient se manifesterait à eux de nouveau, de ne pas se contenter de ce qu'il voudrait bien leur dire. Je leur recommandais d'insister, de le presser d'interrogations, et tous ceux qui suivirent mon conseil m'avouèrent qu'en effet « l'esprit » ainsi mis à la question avait fini par « se couper ».

La plupart du temps même, ils confessèrent que « l'esprit », démasqué, s'était vengé par une injure ou un obscénité.

J'ai, à ce sujet, un souvenir bien amusant.

Je me trouvai, il y a deux ans, pendant les vacances, dans la propriété de mon ami M. Georges Berry, député, à Mortemart. Un jour de pluie, on proposa de faire tourner une table. La plupart des personnes présentes étaient assez sceptiques. Leur incrédulité tomba très vite.

La table, en effet, produisit des phénomènes absolument curieux. Enfluidée par le contact des mains, il suffisait que l'un de nous, du bout d'un doigt, la touchât, pour qu'aussitôt elle se livrât aux bonds les plus désordonnés.

Puis, on essaya de la faire parler.

A un certain moment, « l'esprit » nous déclara que, sous un monticule qui se trouve dans le domaine, il y avait une tombe, et sur cette tombe une épitaphe.

On lui demanda de nous dicter cette épitaphe.

Il nous la dicta. C'était une épitaphe en latin. Au bout d'une heure de cette dictée, la table fut prise de soubresauts et se remit à bondir de droite et de gauche. On la replaça pour continuer l'expérience. Plusieurs fois, elle reprit ses gambades. Enfin, par coups frappés comme auparavant, elle répondit qu'elle consentait à continuer sa dictée.

De fait, elle la continua ; mais elle n'épela plus qu'un seul mot, qui n'était pas un mot latin — qui était celui de Cambronne.

L'influence qui, pendant un an, se manifesta, sous des apparences diverses, à M. E. J..., et qu'il prit pour l'âme désincarnée de sa femme, n'a pas donné — du moins jusqu'au jour où il continua de noter les phases de cette hantise — de pareilles preuves de grossièreté.

C'est tout de même quelque chose d'approchant qu'il lui fut donné de constater.

Le premier indice de cette mystification venant de l'au-delà, je le trouve à la date du 6 janvier. Pendant la nuit, M. E. J... entendit une voix qui lui disait : « Tu mourras le 13 mai ». Qui ne sent, dans cette prédiction — qui d'ailleurs ne s'est pas réalisée — comme un besoin d'étonner, de surprendre, d'épouvanter, mais surtout de mystifier ?

Un peu plus tard, la mystification s'accentue. Une lampe est déplacée et allumée.

« L'esprit », après avoir, pendant des mois, entretenu dans M. E. J... l'illusion consolante que sa femme n'était pas tout à fait morte pour lui, qu'invisible elle restait mêlée à sa vie, diaboliquement le détrompait, le rejetait dans son désespoir et se moquait de lui.

J'ai écrit : *diaboliquement*. Quel nom, en effet, conviendrait à ces invisibles, mystificateurs toujours, taquins seulement parfois, mais souvent si féroces, si ce n'est celui de « démons »?

Quand on cherche, à travers ce qu'ils disent ou ce qu'ils font, à pénétrer leur psychologie, ce qu'on trouve, en dernière analyse, c'est un goût du mal, un besoin de mentir.

Le goût du mal, le besoin de mentir, n'est-ce pas ce qui constitue le « démon », tel que le définit la théologie catholique?

Les démons, les diables — les *amoraux*, comme nous disions naguère — existent donc bien.

Nous venons de faire encore du Catholicisme Expérimental.

GASTON MERY

LA MAISON FATALE

A propos de la mort de M. Mourier

La propriété dans laquelle M. Mourier, le directeur de l'Assistance publique, a trouvé une mort si soudaine était, depuis longtemps, réputée néfaste dans la famille.

M. Mourier père l'avait fait construire.

Pendant qu'on la bâtissait, un ouvrier tomba d'un échafaudage et se tua net.

Mme Mourier mère garda de cet accident, dans lequel elle voyait un présage sinistre pour elle et pour les siens, une impression de crainte presque insurmontable.

Elle ne voulait point habiter cette propriété. Pourtant, elle s'y décida. Elle mourut quelques mois à peine après son installation.

M. Mourier père, après ce deuil, se tint quelque temps éloigné du château ; puis, surmontant lui-même la crainte qu'il en avait, il y demeura définitivement.

Ses domestiques le trouvèrent un matin gisant sur les marches d'un escalier, tenant encore dans sa main crispée la lampe avec laquelle il s'éclairait.

Il était mort subitement, en montant dans sa chambre. La lampe avait brûlé les basques de son vêtement, mais le feu s'était arrêté là.

Mme Mourier, la femme du directeur de l'Assistance publique, avait, paraît-il, pour cette propriété, une horreur invincible et n'y allait jamais. Seul, son mari y faisait de temps en temps un court séjour pour ses affaires.

On sait qu'il y est mort subitement sans personne à son chevet.

Ne sont-ce là que des coïncidences ? Ou bien y a-t-il réellement des lieux maudits ? Qui éclaircira ce mystère ?

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Légendes bretonnes : la mystique des Menhirs.*

II

Il y a toute une théologie de la pierre, et un ésotériste chrétien écrirait un volume d'explications profondes sur ce qu'on a pris pour un assez pauvre jeu de mots « *Tu es Petrus et super hanc petram.* » Il remonterait à la *schéteya* ou pierre fondamentale du temple, qui remplaçait l'arche d'alliance toutes les fois qu'elle manquait au sanctuaire ; à la pierre compagne du peuple voyageur, *consequentes eos petra*, et qui était le Christ lui-même selon saint Paul, *petra autem erat Christus* ; qui, en tout cas, était miraculeuse, animée sans doute d'influences angéliques représentant la personne de leur maître. L'ancienne ville de Luza ou « pierre-dieu » prit le nom de Reth-Léam, ou « pierre-pain », au moment où le dieu-pierre d'Israël devenait le dieu-pain de l'Evangile, etc. Dans sa curieuse Pneumatologie, Mirville a traité presque à fond ce vaste et ténébreux sujet et la question des pierres *bothel* (demeures de vérité) et des pierres *bothaven* (demeures de mensonge) que l'on voit éparses sur la face du monde dès les premiers âges.

Le poème des Pierres attribué à Orphée a groupé toutes les merveilles racontées par les poètes précédents. Il divise les pierres en *ophitès* et *sidéritès*, pierres du serpent et pierres des astres. L'ophitès est raboteuse, dure, pesante, noire, elle a le don de la parole ; lorsqu'on fait semblant de la vouloir lancer, elle « jette un cri semblable à celui d'un enfant ». Elles étaient prophétiques. C'est au moyen de pierres semblables qu'Hélénus prédit la ruine de Troie. Photius, grave et judicieux écrivain, nous instruit longuement de tous ces prodiges ; il s'appuyait, du reste, sur des autorités telles que Damascius, Isidore, Asclépiade et le médecin Eusèbe, ses amis qui tous avaient eu commerce avec des pierres animées. Eusèbe en particulier ne quittait jamais la sienne ; il la portait dans son sein, elle rendait des oracles d'une voix qui ressemblait à un petit sifflement.

Arnobe, ce païen converti qui devint une des lumières de l'Eglise, se confesse du temps qu'il a perdu et du scandale qu'il a donné à ce sujet. Il avoue qu'il ne rencontrait pas une de ces pierres sans la saluer et l'interroger, et une « petite voix claire et stridente » lui répondait (*Contra gentes*, l. III).

A ce propos, personne n'a parlé, lors du couronnement d'Edouard VII, de la fameuse pierre parlante, *lia fail*, qui a donné son nom à l'île de Fail et qu'avait recueillie Westminster. Elle ne parlait, du reste, que pour désigner aux Ecossais le roi qu'ils devaient choisir, et l'on croira volontiers qu'en pareil cas pouvait intervenir quelque stratagème.

⁂

Pour en revenir aux menhirs, le curieux problème que présentent la plupart d'entre eux n'a jamais été résolu. Voilà des pierres énormes qui ne sont pas extraites du sol sur lequel elles reposent ; les géologues déclarent, à propos de plusieurs d'entre elles, qu'elles viennent de fort loin. Les menhirs d'Irlande semblent venir d'Afrique. Quelques-unes pèsent certainement plus de 500.000 kilogrammes. Comment diable des peuples primitifs, n'ayant guère que leurs bras, les ont ils transportées si loin ? De plus, l'équilibre de certaines décèle les connaissances les plus profondes en statique.

Ces pierres étaient animées, parlaient, gémissaient. Le comte de Taillefer, récemment encore, entendait gémir les vieilles « pierres levées » du Périgord. Il y a des cromlechs qui sont de véritables tables tournantes, composés de plusieurs chapeaux reposant sur une aspérité centrale. Cela avait plus de caractère que nos tables d'aujourd'hui ; mais tout diminue.

Populairement, les menhirs ont été considérés partout comme les sépultures, les demeures « des géants », et sous certains d'entre eux on a trouvé, en effet, des ossements gigantesques. Le terme de *rephaïm*, appliqué dans la Bible aux géants, signifie avant tout ombres, mânes. C'était au sujet de ces sépultures, animées d'une vie mystérieuse, qu'Isaïe s'écriait : « Faites taire, Seigneur, le bruit de leur sépulcre ; faites que ces géants ne ressuscitent plus. » Le trou assez large qui traverse de part en part la pierre centrale posée sur la sépulture du « géant » ne serait donc qu'une ouverture manale destinée à communiquer avec l'ombre. Dans un très curieux ouvrage, cité par Mirville, *Voyage dans le Cornouaille occidental sur les traces des géants*, M. Hillewel raconte son étonnement lorsque son guide lui dit qu'il avait été lui-même descendu par cette ouverture pour trouver sa guérison dans la fosse, et que c'était encore un usage général, surtout pour le rachitisme des enfants.

Il lui montra en même temps deux grandes aiguilles de cuivre déposées sur une de ces pierres, et qui, disait-il, prenait dans les consultations toutes les directions nécessaires pour la clarté des réponses.

Selon le vieux guide, il était impossible d'enlever une de ces pierres, quel que fût le nombre des chevaux employés. Une fois seulement on y réussit, mais le lendemain les chevaux étaient morts et la pierre revenue à sa place.

Le guide ne s'arrêtait pas là, il nommait ses personnages. L'un de ces géants était Merlin lui-même, Merlin qui avait annoncé une descente de pirates au pied de son rocher. En 1590, en effet, une descente de pirates espagnols avait eu lieu, et les populations de Cornouailles, glacées d'effroi par le souvenir de la prophétie, prirent la fuite. Plus loin, c'était le géant du mont, le fameux Cormoran, tué dans sa caverne par un autre David nommé Jack, dont le souvenir est resté populaire. On a trouvé tout près de là, dit Hillewel, une « énorme carcasse ». Plus loin, enfin, ce sont les deux aiguilles de Logan-Stone et de Trerin-Castle, la première ayant quarante-huit pieds de hauteur, la seconde devant peser, dit-on, quatre-vingt-dix tonnes, et placées là par le géant Mienda (face noire) dans une inclinaison telle au-dessus de l'abîme qu'il suffirait, semble-t-il, d'une chiquenaude pour les y précipiter.

Les logans, peulvens et menhirs normands tournent encore plusieurs fois sur eux-mêmes, assurent les bonnes gens, pendant la nuit de Noël. Le menhir de Domfront poussait la malice jusqu'à s'entourer, à certaines époques, de petites pièces de monnaie. Mais aussitôt qu'on essayait de s'en emparer, on était saisi et battu par des êtres d'une taille gigantesque et d'une force irrésistible. Nous retrouverons un menhir malicieux en parlant de la grande et charmante légende de Merlin.

George Malet.

Un Étrange Phénomène Lumineux

Les journaux italiens, entre autres *la Stampa* du vendredi 1er août 1902, relatent un étrange phénomène lumineux qui se produit dans une petite localité de la Valteline.

Berbenno Valtelina est un village d'un millier d'habitants, situé à une altitude de 450 mètres sur les contreforts des Alpes. Il est limité à l'ouest par un torrent qui descend jusqu'au fond d'une vallée assez abrupte et va ensuite se jeter dans l'Adda. Autour du village se trouvent de vertes prairies qui recouvrent un terrain d'alluvion dans lequel on a retrouvé des traces de tourbe.

C'est dans cette localité que depuis plus de vingt ans et presque chaque nuit, une flamme ordinairement blanchâtre, mais qui offre parfois des colorations plus vives, apparaît dans un lieu dit Dusone, voisin des prairies.

Elle descend de là suivant un chemin déterminé et va s'arrêter à l'embranchement de deux routes ; à ce point elle se transforme en une nuée blanche qui mesure parfois 1 mètre de hauteur sur 3 ou 4 centimètres de largeur et qui se distingue très bien aux rayons de la lune ; ceci fait, la flamme reprend sa promenade, pénètre dans une vigne qui se trouve devant le presbytère où elle reprend sa splendeur primitive, semblable à la lumière du magnésium, avec une agréable teinte bleuâtre. Dans cette vigne elle fait une pause un peu plus longue, puis retourne par le même chemin jusqu'au carrefour ; arrivée là, au lieu de retourner à Dusone, son point de départ, elle chemine du côté opposé, changeant souvent de couleur et de forme et va finalement s'éteindre dans la localité dite Postalesio, décrivant de cette manière une espèce de T.

D'autres fois, il y a trois flammes ; deux partent en même temps de Dusone, cheminant cependant séparément ; la troisième part de Postalesio, et toutes les trois viennent se réunir et se fondre au carrefour, donnant origine à un globe lumineux qui entre ensuite dans la vigne se trouvant devant le presbytère ; quelquefois, mais rarement, la flamme a traversé la place de la cure et alors le globe lumineux s'est élevé, messager de Satan, jusqu'à la hauteur des fenêtres du curé. Il est à noter aussi que l'on n'a jamais vu la flamme entrer dans le cimetière ou se diriger de ce côté.

Cette flamme est donc assez constante dans ses

effets, puisque cela dure depuis plus de vingt ans ; mais, à part ces faits, il y a d'autres observations notables à faire. La flamme ÉVITE l'homme, car il suffit de s'en approcher pour la voir fuir plus ou moins rapidement selon la rapidité de l'approche ; ceci est vrai, mais il est encore vrai que les habitants évitent son voisinage par crainte superstitieuse.

Les formes de la flamme varient à l'infini ; cône, globe, serpent de feu, lumière tranquille ou vacillante, elle s'allonge depuis 5 centimètres jusqu'à 8 mètres de hauteur, parfois elle se divise en plusieurs flammes ; d'autres fois il se forme diverses flammes qui s'absorbent l'une dans l'autre. Tantôt se glissant le long du sol, tantôt s'avançant par bonds, elle prend une vitesse vertigineuse, puis brusquement s'arrête, immobile ; enfin elle disparaît comme si elle se fût cachée derrière les troncs des arbres. Elle prend à volonté l'aspect et la rapidité d'un bolide et illumine de sa splendeur toute la campagne, glisse à travers les treillages comme un serpent de feu, puis s'arrête et s'éteint.

Le vent n'influe pas sur son parcours ; elle peut, pour ainsi dire, QUAND ELLE VEUT, cheminer contre le vent et accomplir malgré lui, toutes les nuits, sa promenade régulière. Une fois cette promenade faite, on peut être assuré qu'elle ne se fera plus voir de toute la nuit ; mais il est impossible de prévoir si son apparition durera une longue heure ou seulement quelques minutes.

Telles sont les habitudes et les caractéristiques de l'énigmatique flamme de Berbenno. Toutes ces particularités ont été recueillies de la bouche des habitants et il est à reconnaître que les observations ne sont pas trop scientifiques ; de plus, on ne peut pas savoir si la flamme a été examinée avec le spectroscope, avec l'appareil photographique, avec des thermomètres convenablement disposés, etc., scientifiquement, en un mot. Mais quel sera le savant qui se donnera la peine d'étudier un sujet *aussi peu* scientifique ?

Il n'en est pas moins vrai que les habitants de Berbenno voient, ou au moins disent voir, depuis plus de vingt ans, la flamme mystérieuse.

Or, si une *hallucination collective,* sans une cause déterminée et qui dure depuis plus de vingt ans, est complètement improbable, il est nécessaire de rechercher l'explication du phénomène dans une cause extérieure, objective, probablement de nature physico-chimique. Mais quelle explication peut offrir la science ?

La première hypothèse est celle qui traite des feux follets, lesquels surgiraient du plateau situé sous Berbenno, terrain d'alluvion où existent des traces de tourbe et où par conséquent se trouvent des décompositions de matières organiques. Outre ceci, il y a deux faits qui semblent donner vraisemblance à cette hypothèse ; le premier est que sur ce terrain eut lieu en 1624 une grande bataille entre Vénitiens, Français et Espagnols, et encore aujourd'hui il est facile de trouver, en ensemençant, des restes d'ossements humains ; le deuxième est que probablement dans le lieu où se trouvent le presbytère et son petit cimetière se trouvait autrefois un charnier où ont été ensevelies les personnes mortes du temps de la peste, alors que San Carlo Borromeo était archevêque de Milan (1557). Ceci *démontre* comment existent dans le terrain de Berbenno beaucoup de matières organiques facilement décomposables et capables de développer de l'hydrogène phosphoré, lequel est justement le gaz qui, brûlant dans les cimetières, forme les flammèches dites feux follets.

Mais... il y a beaucoup de mais ! Avant tout, il est difficile de trouver le pourquoi de ces feux qui ne sont apparus que depuis une vingtaine d'années ; et puis, les feux follets suivent le moindre courant d'air ; or, la flamme de Berbenno chemine contre le vent ; la production de l'hydrogène phosphoré dépend en grande partie de la température ; or, la flamme susdite se montre par toutes les températures, même les plus froides, même quand le sol est couvert de neige gelée difficilement perméable à un gaz.

Ce qui complique l'explication du phénomène, c'est sa grande régularité, l'identité du chemin parcouru toutes les nuits, le stationnement plus long dans ce point déterminé de la vigne proche du presbytère, sa continuité depuis plus de vingt ans, sa constance, en somme, dans le temps et l'espace ; or, tout le monde sait que capricieux et follet sont synonymes. Donc il ne peut être question de feux follets.

Une deuxième hypothèse est celle qui a trait au feu de Saint-Elme, ou autrement dit à une manifestation électrique, laquelle se rapprocherait de cette manifestation spéciale qu'on est convenu d'appeler *fulguration globulaire* et qui a été observée soit dans les laboratoires, soit pendant les orages. On aurait donc à Berbenno une fulguration globulaire à l'état constant, et c'est encore cet état constant qui met, comme auparavant, obstacle à l'explication du phénomène.

La science dit que l'oxydation d'une quantité d'hydrogène suffisante pour donner un milligramme d'eau développe assez d'électricité pour charger de 20.000 volts un condensateur d'un mètre carré de superficie et capable de donner une étincelle d'un centimètre ; mais, étant données ces circonstances, attribuer ce feu à l'électricité terrestre reviendrait à dire que dans toutes les localités où ces mêmes éléments se retrouvent, les mêmes lumières devraient se produire, et ces localités devraient être en grand nombre au lieu du seul Berbenno cité. Et puis la fulguration est une grande traîtresse, elle fait des ravages ; or la flamme de Berbenno n'a jamais occasionné aucun mal même en frôlant les paillers : outre ceci, la fulguration globulaire est toujours... globulaire, et la flamme de Berbenno assume toutes les formes, toutes les dimensions, toutes les teintes ; et encore cette

flamme dure depuis vingt ans, hiver comme été, par bourrasque ou non, et toutes les nuits fait le même parcours.

Et alors! seraient-ce les paysans et les prêtres qui auraient raison quand ils disent que ce sont les âmes des morts qui reviennent pour demander des prières? Si cela était, ce ne serait pas en faveur de la dévotion des habitants de Berbenno, à moins d'un entendement défavorable de la part du bon Dieu! Et puis, les pauvres âmes n'auraient-elles pas pu se décider à se manifester avant ces vingt ans derniers? et ne pourraient-elles pas s'exprimer, se manifester, nous ne dirons pas plus clairement, mais plus intelligemment? Donc, aussi une hypothèse spirite nous paraît un peu insuffisante, sans compter qu'affirmer la présence des esprits n'explique pas le phénomène de leur manifestation aussi étrange, errante, nocturne et aussi peu intelligente.

Seraient-ce des entités astrales voulant attirer l'attention sur quelque drame mystérieux qui aurait eu pour théâtre les lieux qu'elles parcourent d'une façon aussi régulière, et surtout la vigne dans laquelle elles s'arrêtent plus longuement? Alors? alors, il faudrait reconnaître que, malgré notre fameuse science supposée et le progrès merveilleux de la civilisation européenne, il se trouve encore des phénomènes de la nature qui se présentent à nous sous la forme peu consolante du point d'interrogation et qu'alors, au mépris de l'incurie et de l'orgueil de nos soi-disant savants, toutes les nuits, avec une impertinente constance, la flamme mystérieuse exécute sa promenade macabre dans les prairies de Berbenno!

(*L'Initiation*) Capitaine FRANLAC.

Août 1902.

HYPOTHÈSES ASTROLOGIQUES

Le but de l'astrologie scientifique est avant tout d'étudier la nature et l'évolution des facultés de l'homme, d'après le ciel sous lequel il est né.

Au fond toutes les hypothèses qu'on peut bâtir autour de la question sont assez secondaires si elles n'apportent aucun élément nouveau capable de compléter l'étude ou de la simplifier.

Il n'est pas sans intérêt toutefois d'exposer les théories probables auxquelles l'expérience peut conduire.

L'*atavisme astral* me paraît un des points d'appui les plus solides de l'astrologie. Je n'y vois pas seulement une preuve que beaucoup peuvent vérifier : j'y trouve encore un ensemble de facteurs astronomiques dont le rôle s'impose par l'observation naturelle du ciel : tels sont les signes du zodiaque, les aspects planétaires et les maisons astrologiques. (Voir le chapitre de l'atavisme dans l' « Influence astrale ».)

La figure du thème de nativité adoptée n'est donc pas une pure convention, mais une réalité astronomique et la plus naturelle comme base.

— Que prouvent maintenant les analogies ataviques de dispositions planétaires?

Que l'homme ne naît pas sous n'importe quel ciel, ce qui est une réponse provisoire à toutes les *questions* dirigées sous forme d'*objections* contre le principe fondamental de l'astrologie.

Dès l'instant qu'on peut vérifier qu'il existe une *liaison entre l'homme et son ciel de naissance*, l'astrologie existe et son but est d'étudier les lois de cette liaison. Toutes les discussions là-dessus ne sont plus dès lors que des questions de détails ou de pures hypothèses explicatives à débattre entre astrologues.

Qui dit *liaison* ici dit forcément *influence*. Si la nature nous fait naître sous des aspects planétaires plutôt que sous d'autres, ce n'est certainement pas par simple bizarrerie sans cause. J'y vois là une application très nette du principe de *continuité*, en prévision d'une *influence astrale directrice*. Celle-ci ne doit pas brusquement modifier l'aimantation, mais bien au contraire la renforcer suivant la modalité planétaire du moment.

Nier l'influence des astres en admettant l'atavisme astral me paraît aussi peu logique que de prétendre que nous préférons un climat à un autre, tout en niant l'influence climatérique sur nous mêmes.

M. Nébo pense que les astres à la naissance créent un milieu favorable à celle ci, et il refuse d'admettre que ces mêmes astres « déterminent » d'une façon quelconque les facultés humaines. Ceci paraît une contradiction en y réfléchissant bien, et l'on pourrait dire que c'est nier l'influence astrale de nativité en lui opposant le fait même qui est sa meilleure preuve. Car on se demande vraiment pourquoi la nature nous ferait naître sous un ciel particulier si ce ciel n'avait aucune influence sur nous!

Sur le terrain de l'expérience, la réponse est encore bien plus facile, car toute la question revient à montrer que le *ciel de nativité est quelque chose de plus qu'une simple indication des facultés héréditaires*. Et des vérifications variables à l'infini sont là pour le prouver. Si, comme le pense M. Nébo, « les astres se bornaient à être une cause déterminante de la naissance », autrement dit si le ciel de nativité n'était qu'une simple indication du facteur atavique, aucune distinction ne serait possible pour les enfants d'une même famille. Or, mille preuves affirment le contraire : rien n'est plus aisé en général que de distinguer astrologiquement, entre plusieurs enfants de même hérédité, celui qui tranche sur les autres par ses facultés ou par sa destinée.

L'hypothèse précédente impliquerait à elle seule la négation en bloc de presque toutes les lois expérimentales dont nous avons parlé dans le « Langage astral » et qui n'ont jamais visé spécialement les caractères distinctifs de ceux qui ont un atavisme différent. Toutes ces lois sont d'ailleurs plus ou moins liées entre elles et peuvent être contrôlées en partie par des problèmes vérificateurs exposés d'une façon très précise. Que deviennent les significateurs de caractère, de destinée, les transits planétaires, les révolutions solaires, les directions, etc... ?

Il est vrai qu'ici on doit faire appel à la bonne foi de l'astrologue et de quelques rares témoins, mais il en est de cette étude comme de toute science expérimentale nécessitant un outillage difficile : elle se *vérifie* et ne se démontre pas, la critique et la défense n'étant ni l'une ni l'autre dispensées d'exactitude.

La seule chose qu'on puisse exiger de l'astrologue est qu'il expose nettement ses procédés pour permettre aux autres de les suivre, rien ne pouvant l'obliger à se donner lui même comme sujet d'expérience en acceptant le rôle de « tireur d'horoscopes ». Au reste l'astrologie a un langage trop spécial pour qu'on puisse exposer des résultats précis autre part que dans un traité. Je renvoie donc au « Langage astral » où chacun pourra (comme l'ont déjà fait quelques-uns) trouver l'outillage nécessaire à la mise au point des données positives qui sont indispensables ici pour étayer une théorie. J'y ai donné en outre un certain nombre de faits précis et d'exemples typiques dont l'analyse pourra fixer les idées.

— Dans les relations des astres avec l'organisme humain, il ne peut y avoir liaison sans *influence* quelconque, et toute influence implique un pouvoir plus ou moins *directeur*; il est inadmissible de vouloir assigner *a priori* une limite à ce rôle directeur de l'influence planétaire, ou de le nier tout à fait, sans expérimentation à l'appui ; surtout quand on consent à reconnaître qu'un enfant vient au monde au moment où l'influence des astres est en accord avec sa constitution déjà ébauchée dans la gestation.

Si l'accouchement est normal, l'influence des astres à la naissance *ne modifie pas* à proprement parler la nature de l'enfant ; loin de la changer, il semble la *caractériser* au contraire, d'après les lois d'atavisme astral, et la *tonaliser* en même temps d'après le ciel favorable du moment. De plus, il l'*oriente* et en indique les *réceptivités* marquant les phases saillantes de destinée.

Tout cela est de l'expérience et découle des contrôles qu'on peut varier et multiplier à l'infini à travers les données astronomiques.

— Pour répondre à l'objection habituelle des « nativités au même lieu et au même endroit », j'indiquerai principalement les chapitres II et III d'« Influence astrale », où les arguments d'ailleurs pourraient être aisément renforcés. Un certain nombre d'astrologues retournent cette objection contre elle-même en prétendant justement qu'une des nombreuses preuves de l'astrologie est de pouvoir vérifier le parallélisme de tendances et de destinée des gens nés sous le même ciel.

Si, en certains cas, le calcul astrologique peut être insuffisant pour caractériser plusieurs enfants nés sous le même ciel, cela n'autorise aucunement à décréter « qu'il est non moins insuffisant dans le cas général pour un individu quelconque », et en conclure qu'il est illusoire ! Qui oserait nier l'influence de l'éducation sous prétexte qu'elle ne suffit pas toujours pour définir un homme ?

Cette objection, comme toutes les autres, n'est basée que sur une simple supposition : outre qu'un ciel de nativité représente un ensemble d'influences astrales plus ou moins net à définir, le point important de la réfutation serait de montrer un grand nombre de nativités identiques correspondant à des facultés et à des destinées sans aucune ressemblance ni aucun parallélisme, aux yeux exercés d'un psychologue.

— Une autre objection, qui est encore bien plus contraire à l'expérience, est celle de « l'impossibilité qu'ont les astres d'avoir une prédominance à l'instant précis de la naissance ».

Tout d'abord, l'atavisme astral, une fois admis, la démolit sans discussion, car l'*Ascendant* (qui dépend de l'heure exacte) joue manifestement un rôle, au moins aussi important que les planètes, dans les ressemblances ataviques des figures célestes.

De plus, il y a toutes les données positives servant de base à l'étude du caractère et de la destinée, qui dépendent en grande partie de l'heure exacte de la naissance (entre autres celles relatives à l'Ascendant et au milieu du ciel).

Comment admettre que le moment de nativité soit sans importance spéciale, en face du problème vérificateur de l'*heure retrouvée* pour une naissance, et qu'on peut résoudre par le secours seul des lois d'influence à vérifier ? (Voir l'étude faite sur Vacher dans « Langage astral ».)

Naturellement tout cela serait à nier sans contrôle.

Au reste je ne crois pas que l'instant précis de la nativité, celui où l'être humain commence à avoir une individualité propre et où il reçoit directement l'influence ambiante... je ne crois pas, dis-je, que cet instant-là puisse être *a priori* jugé sans importance.

Si les phénomènes de la nature sont *continus*, cela ne détruit en rien la vérité expérimentale en question, car le facteur astral, exprimant une modalité définie surtout par le ciel de nativité, comprend en outre implicitement ses modifications passées ou futures, plus ou moins lointaines, — la fatalité astronomique suivant son cours mathématique à travers les temps Notons en passant que certains astrologues semblent avoir pris en considération les aspects planétaires voisins, même de plusieurs jours, de la nativité. (Voir les Transits dans « Langage astral. »)

— J'avoue que depuis six années que j'étudie l'astrologie scientifique aussi expérimentalement qu'il est possible, avec quelques esprits sérieux engagés dans cette voie-là, je suis encore à attendre « ces objections tellement graves qu'on n'y a jamais, paraît-il, répondu, depuis un temps immémorial », — et ce n'est pas faute de les chercher.

Les suppositions, quelque vraisemblables qu'elles soient, ne sauraient détruire des faits reconnus vrais par tous ceux qui les ont étudiés.

M. Nébo, après m'avoir lu — et je l'en remercie — regrette de me voir trop respecter certaines bizarreries de la tradition, au milieu des résultats sérieux que je donne. D'autres, il est vrai, m'ont fait le reproche opposé. Mais, des deux côtés, je n'ai trouvé aucun argument d'ordre expérimental et par conséquent valable.

On a vite fait de juger ainsi les choses au nom de sa raison personnelle.

Concluons : le point faible de toutes les critiques astrologiques, même des plus modérées, est toujours d'éluder les données positives de l'expérience pour formuler des objections.

Je suis étonné que M. Nébo, l'auteur d'articles aussi sérieux qu'intéressants sur l'astrologie, n'ait pas examiné de plus près la signification des thèmes de nativité avant d'entreprendre de la discuter. Il eût constaté que les astres au *moment précis* de la nativité, tout en semblant une *cause déterminante* de la naissance de l'enfant, caractérisent en même temps une *modalité directrice* pour sa vie, et une *réceptivité* particulière vis-à-vis des influences qu'il rencontrera.

La multiplicité des exemples peut, d'ailleurs, seule, permettre une classification dans les influences en question, qui sont très complexes. Certes, la « simplicité » est une belle chose, en science autant qu'en art, mais on l'atteint difficilement d'un bond, et la voie qui y mène est rarement *simple*, si l'on veut commencer par n'éluder aucune vérité.

PAUL FLAMBART,
ancien élève de l'Ecole polytechnique.

NOTRE COURRIER

Questions

On a beaucoup parlé d'une sacrilège mascarade, au cours de laquelle fut immolé un cochon, qui aurait eu lieu à Saint-Pierre de la Martinique, quelques jours avant la catastrophe. Ne s'est-on pas trompé sur le sens de cette parodie ? N'était-elle pas un reste des superstitions des primitifs habitants de l'île plutôt qu'une comédie blasphématoire contre le catholicisme ?

UN CHERCHEUR.

Réponses

Le bruit court que Guillaume II aurait l'intention de reconstituer le duché de Lorraine. Existe-t-il des prédictions relatives à ce fait ? (*Echo du Merveilleux* du 1er septembre 1902.)

Je trouve la réponse à cette question dans l'*Echo du Merveilleux*.

Echo du 15 mai 1897

Je vois la France accepter
Quand elle aura peiné
Celui qui est l'héritier.
La Lorraine sera changée
Un duché se reconstituer
Ce duché sera donné
A celui qui est réservé.
La Lorraine va être annexée
Quand il aura monté.

Echo du 1er mai 1897

La Lorraine sera donnée
Quand on aura été
Près de l'homme haut placé
Dont on a la pensée.
C'est lui qui doit frapper
Le coup dont j'ai parlé...
Pour que cet homme puisse donner
Il faut qu'il y ait l'amitié,
Il faut que ses yeux soient bouchés...
A l'Allemagne sera donnée
Comme une peine à passer.
Et ce qu'on nous a ôté
Par Dieu sera donné
Et autre chose à côté...
En souvenir de ce côté
De celle qui a été brûlée (Jeanne d'Arc)
Je vois un miracle s'opérer
Qui n'est pas éloigné.

Questions posées par moi-même :

— L'ange était-il sur l'étendard de Jeanne d'Arc ?

Il pourrait avoir été.

— Et la Lorraine ?

Au duché de Lorraine reconstitué
Un mot peut y aider.
Ce duché à la France a aidé
Et va encore aider.
Un homme va y aider
Du Balafré de Guise il est approché
Il est comme au côté
Le poignard y est attaché
Une marque sera donnée
Trois mots y sont gravés.

Cle DE PLACE.

Qui pourrait nous signaler des guérisons, grâces ou miracles, obtenus par l'intercession de sainte Philomène? (*Echo du Merveilleux* du 1er septembre.)

En réponse à cette question, je vais raconter quelques événements tout récents, que j'ai pour ainsi dire vécus. Moi-même je dois beaucoup à sainte Philomène, et je suis heureux de profiter de l'occasion pour lui témoigner ma reconnaissance. Je regrette de ne pouvoir raconter toutes les grâces qui ont été accordées par son intercession, soit à des personnes de ma connaissance, soit à moi-même; mais je ne le pourrais pas sans indiscrétion.

Qu'il me suffise de dire que j'ai été assez heureux pour m'entendre dire bien des fois : Oh! combien je vous remercie de m'avoir fait connaître sainte Philomène!

Depuis les temps héroïques du christianisme naissant, jusqu'à l'année 1802, personne n'a entendu parler de sainte Philomène; son existence n'était même pas soupçonnée. Vers le milieu de mai 1802, en fouillant dans la catacombe de sainte Priscille, on découvrit une sépulture nouvelle; on arrêta immédiatement les travaux et, le 25 de ce même mois, entouré de toutes les précautions nécessaires, on procéda à l'exhumation et à l'examen des reliques.

Le tombeau était fermé par trois briques sur lesquelles étaient inscrits divers emblêmes se rapportant au martyre d'une vierge chrétienne, et les mots : PAX TECUM FILUMENA. Dans l'intérieur on trouva des ossements que l'examen médical fit attribuer à une jeune fille d'environ treize ans. On y trouva aussi une fiole contenant du sang desséché, ce qui indiquait d'une manière certaine que la jeune fille avait été martyrisée. Le mot *Filumena* était évidemment la traduction en latin du mot grec Φιλουμένα, l'aimable. Voilà tout ce que l'on sait de *certain* sur sainte Φιλουμένα, en français Philomène.

Depuis de nombreuses années l'église Saint-Gervais, à Paris, possède des reliques et est le siège d'une archiconfrérie de sainte Philomène. Tous les ans on y célèbre une neuvaine du 2 au 11 août; le 11 août est l'anniversaire de l'arrivée des reliques à Mugnano, près de Naples. Tous les ans cette neuvaine est très suivie; le 11 août l'église est toujours trop petite pour contenir les fidèles.

Pour ne pas faire cet article trop long, je vais de suite raconter quelques-uns des nombreux miracles dont j'ai été témoin à la dernière neuvaine, qui vient de se clore le 11 du mois dernier.

Mme D..., soixante-douze ans, a mangé une partie de sa fortune à faire du bien; tant qu'elle a eu de l'aisance, elle a secouru pécuniairement toutes les misères qu'elle a pu rencontrer, ne craignant pas de payer de sa personne en allant soigner elle-même les malades pauvres. Aujourd'hui elle est réduite au strict nécessaire. Le 15 juillet dernier elle n'a pas pu payer son terme et le gérant de la maison n'a pas voulu lui accorder de délai. Mme D... attend une rentrée vers la fin d'octobre et d'ici là ne pourra rien toucher. Elle eut beau expliquer sa situation, le gérant ne voulut rien entendre et lui donna pour dernier délai le vendredi 8 août. Mme D. a suivi toute la neuvaine de sainte Philomène et l'a priée avec ardeur. Jeudi 7, elle reçut une lettre l'avertissant que le lendemain, à midi, elle serait saisie et expulsée, elle et toute sa famille (fille, gendre et deux petits enfants, le gendre au lit, malade). Mme D. fit une prière à sainte Philomène, puis alla trouver la propriétaire qui lui dit : « Vous savez que je ne puis rien, le gérant est nommé par le tribunal et a tous pouvoirs; moi-même je n'ai pas d'argent, mais ne vous tourmentez pas, je vais emprunter et arranger votre affaire. » Le lendemain la propriétaire avait, en effet, emprunté à une amie la somme nécessaire, puis elle était allée payer le gérant et apportait à Mme D. sa quittance de loyer en lui disant quelle pourrait attendre le mois d'octobre pour la rembourser.

Cette même Mme D. demeure loin de l'église Saint-Gervais et elle est obligée de dépenser vingt centimes chaque fois qu'elle va dans cette église. Pendant la neuvaine, elle se trouva un jour avec quinze centimes pour toute fortune. Elle chercha dans toutes ses poches et fouilla minutieusement son porte-monnaie, elle ne trouvait toujours que trois sous. Elle invoqua alors sainte Philomène, lui disant que ses pauvres vieilles jambes ne pourraient jamais la porter jusque chez elle et lui demandant de lui faire rencontrer quelqu'un qu'elle connaisse et à qui elle pourrait emprunter un sou. Elle ne trouva personne, mais, en regardant une dernière fois dans son porte-monnaie, elle y trouva un sou; le prix de son transport était complet.

En rentrant chez elle, elle rencontra une personne qui lui devait de l'argent; elle lui fit part de sa détresse et la pria de lui rembourser tout au moins une partie de ce qu'elle lui devait. Cette personne lui répondit qu'elle ne possédait que trente centimes et les lui offrit. Mme D. les accepta. Le lendemain elle mit un cierge de deux sous à sainte Philomène. En sortant de l'église elle retrouva ses deux sous dans son porte-monnaie.

Comme elle s'en retournait, Mme D. vit venir à elle une dame qui se jeta dans ses bras en l'embrassant : « Ah! madame, lui dit-elle, combien je vous remercie de m'avoir fait connaître sainte Philomène! Depuis quinze ans je demandais un bureau de tabac sans pouvoir rien obtenir. J'ai demandé à sainte Philomène de m'aider et je l'ai enfin obtenu. — Un ouvrier ayant été malade, se trouvait sans ouvrage; toutes ses démarches restaient infructueuses et il était réduit à la plus noire misère. Il rencontra Mme D. qui lui conseille de s'adresser à sainte Philomène. Il a immédiatement trouvé de l'ouvrage et gagne six francs par jour.

Je me bornerai à ces quelques cas. Sans parler de ceux que je ne connais pas et qui se sont certainement produits, je pourrais raconter des guérisons pour lesquelles les médecins s'étaient déclarés impuissants; mais je ne veux pas allonger trop cet article.

Comme on le voit, ces miracles n'ont généralement rien de merveilleux, on ne voit pas de dérogation aux lois connues de la nature. Une femme a le bonheur de rencontrer une propriétaire charitable, c'est rare, mais ça n'est pas surnaturel; elle trouve un sou pour compléter le prix de son voyage, elle n'avait peut-être pas cherché bien soigneusement, elle dit bien qu'elle avait tout retourné, mais nous n'en savons rien; on peut en dire autant des deux autres sous. Une femme obtient son bureau après quinze ans de démarches, il fallait bien que ça lui arrive un jour ou l'autre, on voit tous les jours des gens qui ont satisfaction après avoir attendu longtemps. Un ouvrier trouve à gagner six francs par jour, il n'est pas rare de voir des ouvriers trouver de l'ouvrage quand ils en cherchent.

Tout cela est très vrai, mais il faut convenir que le hasard est très malicieux de faire arriver tous ces succès justement après des prières à sainte Philomène; les coïncidences sont tout de même trop nombreuses, surtout si j'y ajoutais beaucoup d'autres cas d'un ordre trop intime pour pouvoir être racontés, mais que je n'en ai pas moins constatés. Du reste, Dieu est maître des moyens qu'il emploie pour exaucer nos prières et, le plus souvent, il nous accorde

ce que nous lui demandons, par des voies naturelles ; c'est à nous de reconnaître son intervention et, quand nous l'aimons, nous ne nous y trompons pas. Je dis quand nous l'aimons, et non quand nous avons la foi, parce que celui qui aime Dieu sincèrement, réellement, ne peut pas manquer d'avoir la foi.

Mais j'entends les sceptiques qui me disent : « Si tout ce que vous me dites est vrai, comment se fait-il qu'on demande tant de choses à Dieu, soit directement, soit par l'intermédiaire de la sainte Vierge ou de sainte Philomène, et qui ne sont jamais accordées ? Quand nous obtenons quelque chose c'est que nous devons l'avoir, et c'est à nos démarches ou à un concours de circonstances favorables que nous le devons ; nous n'aurions pas prié que nous l'aurions eu tout de même. »

Il est très vrai que ceux qui ne prient pas ne sont pas toujours malheureux, du moins en apparence ; il est non moins vrai que beaucoup prient et sont malheureux. Mais il y a à tout cela des raisons très sérieuses ; seulement, avant de traiter ce sujet, je voudrais dire encore quelques mots sur sainte Philomène.

J'ai à peine ébauché son histoire au début de cet article ; ceux qui voudraient en savoir plus long liront très utilement un petit livre intitulé : *La Thaumaturge du* XIXe *siècle ou Vie et miracles de sainte Philomène*, chez Lecoffre. Dans cet ouvrage on place le martyre de la sainte sous le règne de Dioclétien, et on raconte trois visions, concordantes, qui servent de base à une légende d'après laquelle sainte Philomène aurait été la fille d'un roi de Grèce et aurait inspiré une violente passion à Dioclétien. Elle refusa de l'épouser parce qu'elle était chrétienne et avait voué sa virginité au Christ. Dioclétien la fit mettre à mort après lui avoir infligé divers supplices qui furent la cause de nombreux miracles.

Se basant sur des données archéologiques que je trouve très insuffisantes, quelques auteurs prétendent fixer une autre date. L'abbé Petit (de Vaugirard) prétend qu'elle fut victime de la persécution de Néron : ce n'est pas soutenable ; l'abbé Gauthier, dans une brochure qui par ailleurs ne manque pas de mérite, la fait contemporaine de sainte Blandine, vers le milieu du IIe siècle. Tous deux la croient de basse condition.

Je ne veux pas discuter tout cela ; pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer, je reste convaincu que sainte Philomène a appartenu à une famille noble et qu'elle a été martyrisée à l'âge de treize ans, comme l'indique l'examen médical, en l'an 304, à Rome, au moment où Dioclétien était venu dans cette ville pour fêter le 25e anniversaire de son impérialat et abdiquer avec Maximin Hercule, comme cela avait été convenu dès le début de leur règne. On dit bien qu'à cette époque les catacombes de sainte Priscille étaient fermées et qu'il aurait été impossible que sainte Philomène y fût inhumée ; mais cette objection tombe devant ce fait que Dioclétien en avait permis la réouverture depuis peu de temps.

Quoi qu'il en soit, avant de quitter ce sujet, je vais faire quelques remarques numériques. Il est bien entendu que ce n'est pas sur les calculs qui vont suivre que je me base pour fixer le martyre de sainte Philomène à l'an 304 ; mais, cette date acceptée, ainsi que l'âge de treize ans, indiqué par l'examen médical, nous pouvons faire les remarques suivantes ; en Kabbale on attribue une grande importance aux nombres représentés par les lettres d'un nom ; le nom de sainte Philomène en grec est Φιλουμένα et non Φιλουμένη qui est un participe et n'est pas un nom propre. Voyons quel est le nombre formé par toutes les lettres de ce nom. Dans la numération grecque, $\rho = 500$; $\iota = 10$; $\lambda = 30$; $o = 70$; $\nu = 400$; $\mu = 40$; $\varepsilon = 5$; $\upsilon = 50$; $\alpha = 1$. La somme de tous ces nombres est 1106. Si, à cette somme, nous ajoutons 304, date probable du martyre, nous trouvons 1410, date probable de la naissance de Jeanne d'Arc. — Si nous prenons le latin *Filumena*, nous devons compter comme les Romains, en prenant uniquement les lettres numérales : i, l, u, m, ou en les mettant en ordre MLVI, 1056, qui, ajouté à 304, donne 1360, année fertile en événements importants : 10 mars, traité du duc de Bourgogne avec Edouard III d'Angleterre ; 8 mai, traité de Brétigny ; 8 juillet, arrivée du roi Jean à Calais, moyennant une rançon de trois millions d'écus d'or ; 25 octobre, sa libération définitive. Dans l'intervalle, Isabelle de France épouse Galéon de Visconti, moyennant 600.000 florins d'or. — *Pax tecum* donne x, c, u, m ou MCXV, 1115, qui, ajouté à 305, donne 1419 : le 13 janvier, capitulation de Rouen ; le 10 septembre, assassinat de Jean-sans-Peur. L'année suivante, 21 mai 1420, le funeste traité de Troyes, et le 2 juin suivant, Henri V épouse Catherine de France.

Voyons maintenant le nombre 13 : sainte Philomène a été martyrisée à 13 ans, Jeanne d'Arc a eu ses visions à 13 ans et aurait pu commencer sa mission à ce moment, ses voix l'y engageaient. — Transportons-nous aux temps modernes : on a découvert les reliques en 1802 ; si de 1802 on retranche 13, il reste 1789 ; si à 1802 on ajoute 13 on a 1815. Inutile de commenter ces dates.

On a découvert les reliques le 25 mai, c'est le 24 mai 1431 que Jeanne d'Arc a été virtuellement brûlée ; le bûcher était prêt, mais le martyre a été remis au 30 mai par suite de la comédie de sa fausse abjuration.

Il y a encore beaucoup d'autres coïncidences entre les nombres de sainte Philomène et les dates d'événements importants de l'histoire de France ; nous nous en tiendrons à ceux que je viens de signaler.

Je profite cependant de l'occasion qui m'est offerte de calculer pour faire remarquer que la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc est du 8 mai 1429, et que 473 ans plus tard a eu lieu la grande catastrophe de la Martinique, le 8 mai 1902 ; or, $473 = 304 + 13 \times 13$. On peut même remarquer que ce 8 mai était aussi un jour de fête, l'Ascension.

On pourra tenir le compte que l'on voudra de ces calculs ; leur raison d'être est que sainte Philomène est intimement mêlée aux destinées de la France. C'est sous ses auspices que se sont fondés les pélerinages annuels aux lieux d'apparition de la Sainte Vierge ; or tout le monde sait que la France appartient à la Sainte Vierge, heureusement.

Je n'en dis pas davantage sur ce sujet, je me hâte de penser à l'étude de la Prière, que j'ai promise au cours de cet article. Mais avant de prendre congé de sainte Philomène, je veux dire quel est son véritable rôle : elle protège puissamment la France et lui a déjà épargné bien des catastrophes, et elle ramène les hommes à la connaissance et à l'amour de Dieu. Pour ce dernier résultat elle emploie toutes sortes de moyens dans le détail desquels je ne peux pas entrer aujourd'hui, mais dont j'ai pu constater l'efficacité. Peut-être en parlerai-je un jour. J'ajouterai pour mémoire que le curé d'Ars l'avait en grande vénération.

(*A suivre*) Dr F. ROZIER.

PHYSIOGNOMONIE

XXII

D'Annunzio

> « Volupté — c'est pour la canaille le feu
> « lent où l'on brûle la canaille ; pour tout
> « le bois vermoulu et les torchons nau-
> « séabonds — la grande fournaise ardente !
> « Volupté — c'est, pour les cœurs libres,
> « quelque chose d'innocent et de libre —
> « le bonheur du jardin de la terre ! »
>
> ZARATHOUSTRA.

Il est, sous le soleil, bien des gens non dénués d'une relative culture intellectuelle, mais d'âme inférieure et d'esprit obtus, qui tiennent le grand Epicure pour un vil débauché, et confondent volontiers cette chose merveilleuse et d'essence vraiment divine, qu'est la volupté, avec le grossier sensualisme animal. Dans les deux cas, ils se trompent étrangement, mais voyons le dernier point...



En réalité, le sensualisme et la volupté sont simplement la négation l'un de l'autre, car, si la volupté synthétise dans un extatique ravissement toutes les suprêmes facultés de l'âme consciente, le sensualisme n'est, lui, que le bestial assouvissement d'un quelconque besoin physiologique d'ordre tantôt inéluctable, tantôt facultatif.

Le sensualisme, pour l'homme, se résume généralement en des satisfactions végétatives et passagères, provoquées par d'accidentels contacts — externes ou internes — avec tel ou tel objet, ce qui est de la pure instinctivité — et, pourtant, c'est là ce que le vulgaire nomme stupidement — « volupté ». Il est vrai que le vulgaire ne peut guère en concevoir d'autre, et qu'il est *le vulgaire* précisément à cause de cela...

Mais, chez l'être doué des nobles puissances sensitives, la volupté n'est pas spécialement une accidentelle vibration instinctive, mais bien, au contraire, un perpétuel et psychique *Chant de la Vie* allant, en d'harmonieuses gradations, de la plus infime émotion jusqu'à l'ardente intensité des plus extrêmes paroxysmes — « Chant de la vie » dont les rythmes charmeurs et les modulations exquises arrivent à l'Esprit par la voie du cœur, pour donner à l'Ame le frémissant et radieux enthousiasme des sublimes contemplations intérieures qui relient la molécule humaine aux profondeurs mystérieuses de l'éternel Infini...

Et, c'est là ce que j'appelle — *sentir*. Lorsqu'on peut « *sentir* » de cette façon, tout, dans l'universelle ambiance, paraît s'animer pour irradier du fluide voluptueux. Et, soit que le regard plonge à travers la sereine vastitude des étendues interstellaires, soit qu'il s'arrête devant un beau paysage terrestre, devant une œuvre d'art, un oiseau, une fleur, ou, encore, devant une jolie femme — l'innervation heureuse des forces vives de l'être demeure chose constante...

Ceci est la volupté essentielle...

Toutefois, il existe aussi des rythmes voluptueux en quelque sorte positifs et *apparemment localisés*. Si nous prenons, par exemple, l'un des plus connus ou des plus appréciés — je veux dire celui qui correspond à l'organique sensibilisation amoureuse, nous verrons que la chose devient fort différente, selon qu'on l'envisage chez le sensualiste ou chez le voluptueux...

Dans toutes les circonstances de la vie, mais ici peut-être davantage encore, le sensualiste se révèle sous deux aspects opposés, d'ailleurs aussi méprisables l'un que l'autre : — l'aspect brutal ou goujat, et l'aspect snob ou soi-disant raffiné...

Toujours influencé à l'excès, soit par le tempérament sanguin, soit par le bilieux, le sensualiste-goujat — trivial de mœurs et de façons — se conduit, au point de vue « *positivisme érotique* », comme une brute parfaite. Il effectue, en l'occurrence, un simple déplacement d'énergie animale, et c'est tout.

Le snob ou raffiné — que domine le tempérament lymphatique, ou lymphatico-bilieux — se montre, là, fade et mièvre, où bourgeoisement sadique, ce qui revient à dire que névrosé ou excentrique — jamais passionné — il s'ingénie à s'avilir tout en avilissant les autres.

Ces deux représentants du sensualisme prennent, au reste, — chacun dans son genre, — ce qui leur tombe sous la main, et, au cours de leurs opérations, ne s'occupent guère que d'eux-mêmes...

Mais, en pareille circonstance, le voluptueux, lui, agit tout autrement, car il possède, au suprême degré, le sens harmonieux du *tact intuitif* — sens qui va généralement de pair avec ce qu'on pourrait appeler « la complexion aristocratique. » Et, ce qui caractérise par dessus tout le voluptueux, c'est l'irrésistible intensité de ses gestes passionnels — gestes toujours empreints, et d'impérieuse force dominatrice, et de douceur câline... Enfin, le voluptueux ne se précipite point, car son désir souhaite l'empire, non seulement d'une *physiologie*, mais encore, et surtout, d'une âme. C'est pourquoi, parmi les plus belles ou les plus aptes, sans hâte, il choisit la plus belle ou la plus apte, afin d'être par là même — autant que possible — certain que *l'intime rencontre* réalisera, à travers le frisson charnel, la combinaison de deux fulgurances psychiques, c'est-à-dire *un parfait accord de sensitivité vibratoire*, d'où, infailliblement, devra résulter, pour chacun des intéressés — un relatif agrandissement de la conscience sensitive, ou, si l'on veut, plus d'aptitude à la naturelle compréhension...

Ce sont les résultats qui, justement, font voir combien le sensualisme et la volupté sont la négation l'un de l'autre, et, pour être édifié sur ce point, il suffit de considérer l'influence ultime qu'ils exercent respectivement — au moral comme au physique — sur l'individualité humaine...

Ainsi, chez le sensualiste, la réalisation érotique ne traduit que des rythmes inférieurs correspondant à la surexcitation des appétits instinctivo-végétatifs, ce qui, d'abord, ravale l'être humain au niveau de la brute — puis, génère, moralement, une sorte d'opaque et lourde brume, faite de trouble animalité, dont l'action délétère stupéfie peu à peu l'intelligence, tout en affaiblissant l'organisme.

Chez le voluptueux, au contraire, la sensibilisation amoureuse vitalise et ennoblit l'être, car elle exprime surtout des rythmes correspondant à la vie passionnelle supérieure de l'âme sensitivo-morale — rythme dont la vibration positive suscite l'éveil de latentes forces psychiques qui viendront ajouter à la transcendantale pénétrance de l'Intuition — de l'Intuition visionnaire, mère du génie créateur — principalement dans l'ordre artistique...

Donc, le sensualisme équivaut à l'avilissement, tandis que la volupté ennoblit.

Au point de vue physiognomonique, le voluptueux — toujours dominé par le tempérament nerveux — se reconnaît à l'énergique et fine précision du système osseux qui, sous les chairs peu abondantes, s'accentue vigoureusement, mais agréablement, puis aussi à la pâleur chaude, à peine bistrée ou citrine, du teint, et enfin, à l'enveloppante clarté du regard — toutes particularités qui, à mon avis, distinguent au mieux la physionomie de Gabriel d'Annunzio — laquelle, en outre, manifeste des analogies évidentes avec le Lion et le Chat...

Le premier de ces animaux influence surtout la structure fondamentale de la face et du crâne, tandis que le second apparaît dans l'ondoyant et l'arrondi des contours extérieurs, puis, aussi, dans l'expression légèrement maniérée et précieuse de l'attitude.

D'autre part, il est bon d'observer que la ligne courbe triomphe dans la conformation générale de cette tête et règne positivement sur la boîte osseuse crânienne qui, par ses proportions et grâce à cette particularité peu commune, se classe nettement parmi les types remarquables du genre *mixte-rond*. Pourtant, de ce fait que l'occiput semble remonter vers la zone sincipito-temporale et s'y développe avec vigueur, il résulte que la forme dolichocéphalique tend à dominer relativement, ce qui est, chez d'Annunzio, l'indice certain d'une puissante mentalité intuitivo-poétique...

Aussi bien, l'étonnante amplitude du dôme sincipito-temporal, puis, la voussure frontale — fort vaste, sinueuse par en haut, protubérante par en bas — s'accordent ensemble pour dénoncer une imagination vraiment extraordinaire de sensibilité évocatrice et de fécondité morphogène.

Assez épais, régulièrement tracés et très rapprochés des yeux, les sourcils — de direction *arquée* — disent une volonté calme, plutôt ferme, mais dissimulée, féline, une volonté toute d'ingéniosité souple, persévérante, et s'adaptant avec une miraculeuse facilité aux milieux comme aux circonstances — puis, encore, un naturel penchant — parfois excessif — à savourer les délices reposantes du doux farniente.. Mais la saillante proéminence de l'arcade osseuse dénote, elle, le goût de la musique, de superbes aptitudes littéraires, et, le sens inné de l'eurythmie artistique en général.

Très grands, de lobe *rentré*, fendus « en amande » et largement ouverts, les yeux — fort beaux — semblent refléter la diamantine splendeur des horizons méridionaux...

Mais, dans leur regard extasié, il y a cette limpide et vivante lumière, cette intense douceur qui, infailliblement, décèlent la profonde et tressaillante méditation des âmes poético-créatrices — des âmes *idéalement impressionnables*, et toujours hantées par les radiances de l'impondérable vitalisme dont les multiples frémissements, et les incessantes évolutions, suscitent, pour l'intérieure et spirituelle vision, la féerie des mondes inélucidés où s'agitent d'énigmatiques et changeantes figures. .

Le nez, les oreilles et, quelque peu, le maxillaire sont, chez d'Annunzio les signes représentatifs de l'ap-

petit terre-à-terre. Le nez, large et long, de narines correctes, présente le défaut de trop s'épaissir à la pointe inférieure, et, par là, se montre habile et pratique, voire ambitieux de gains matériels. Les oreilles, bien attachées et ourlées, mais grandes et épaisses, manifestent une âpre énergie dans la mise à exécution des projets conçus, et de sérieuses inclinations à la brusquerie autoritaire. De son côté, le maxillaire, qui s'affirme noueux et relativement carré, laisse soupçonner des instincts de violente agressivité combative... Et, de tout cela, on peut logiquement conclure que, sous les prestigieuses apparences d'un ciseleur de chefs-d'œuvre, l'auteur du « *Triomphe de la Mort* » cache un lutteur redoutable et des mieux armés pour le combat de l'existence...

Toutefois, ces tendances inquiétantes sont heureusement atténuées par l'arcade zygomatique, la bouche et le menton.

Sous la nerveuse pulpe des joues, les pommettes, fortement accusées, disent un esprit vif, pétillant, et plein d'affabilité, tandis que le menton, par son extrême et gracieux affinement, annonce une originale élégance, des gestes mesurés, des manières recherchées, et, peut-être, un brin d'affectation prétentieuse...

Quant à la bouche — fendue « en amande » comme les yeux — elle réalise dans la perfection la forme dite *voluptueuse*... Voyez comme les lèvres gonflées et charnues, mais de dessin précis et régulier, s'entr'ouvent mollement dans une légère moue faite de dilettantisme gourmand et caresseur. En vérité, pour qui sait voir, il y a, dans l'expression savoureuse de cette bouche, tout un monde latent de suggestives promesses...

Les cheveux et la barbe, ni très souples, ni fournis à l'excès, font présumer de fréquentes *sautes d'humeur*, puis, des virtualités arthritico-neurasthéniques. Mais le cou, solidement campé et musclé, laisse supposer, en revanche, un fond de vigueur juvénile difficilement épuisable — fond de vigueur garanti, d'ailleurs, par la robuste complexion physiologique qui, chez d'Annunzio, paraît admettre, à peu près, cinquante pour cent du nerveux, trente du sanguin et vingt du bilieux...

Et, cette heureuse combinaison produit, au surplus, un tempérament d'élite doué de l'exceptionnelle sensibilité qui, fréquemment, génère le privilège de la *voyance psychique* — privilège distinguant seulement les glorieux prédestinés venus ici-bas pour témoigner du Verbe... et cristalliser de la beauté.

GÉNIA LIOUBOW

M. Pierre Loti
ET LA CHIROMANCIE

Biarritz, 2 septembre 1902.

Je n'étonnerai personne en disant qu'on s'occupe beaucoup ici des faits et gestes de M. Pierre Loti, Biarritz étant tout près d'Hendaye, qu'il vient à peine de quitter pour rentrer à Rochefort, son port d'attache comme marin.

Le *Gaulois* a d'ailleurs signalé la présence du célèbre écrivain à la fête de charité que la reine Nathalie donnait ces jours-ci en sa magnifique propriété de Sachino. Or, précisément à cette fête, M. Pierre Loti a fait un « geste » qui est immédiatement devenu, dans les salons et casinos, l'objet de toutes les conversations; il a tendu la main à une chiromancienne bien connue à Paris et que la Reine avait spécialement invitée pour la circonstance. Cette chiromancienne y aurait lu des choses stupéfiantes. Lesquelles? On ne sait pas, mais, comme il arrive généralement, moins on le sait, plus on en parle.

Excellente occasion, pensai-je, d'aller frapper à la porte de la villa hospitalière que les bateliers d'Hendaye ne manquent jamais de montrer aux voyageurs qu'ils conduisent à Fontarabie, et dont les volets verts s'ouvrent sur la Bidassoa, en face de la vieille cité espagnole. On y accède par les allées sinueuses d'un petit jardin discret, plein de mystère.

— M. Pierre Loti, s'il vous plaît ?

— Justement il vient de sortir, vous le rencontrerez sûrement au jeu de la pelote, près de la plage.

Hendaye-plage est à trois cigarettes environ d'Hendaye-ville. J'ai trouvé M. Pierre Loti au lieu indiqué, et je l'ai vu, pendant une heure, s'escrimer en costume de circonstance — espadrilles blanches, pantalon de flanelle blanche, ceinture de soie noire, chemise de toile et béret — contre un mur qui lui renvoyait, à chaque coup, une balle docile.

La « pelote » n'a rien de spécialement académique, encore qu'il y ait une façon élégante de manœuvrer le « pala » ou le gant recourbé. Je suis incapable de dire si l'auteur de tant d'œuvres délicates et charmantes y est de première force, parce que les points de comparaison me font quelque peu défaut. Il s'avoue simple débutant à ce jeu, qui est le jeu national des Basques. Il sait néanmoins recevoir et renvoyer la « pelote » avec grâce, et je constate, somme toute, qu'il a gagné cette partie contre des garçons d'Hendaye, malgré les distractions que ma présence a dû lui donner, puisque, entre deux coups de « pala », il ne refusait pas de répondre à mes questions.

***

— Vous voulez savoir ce que je pense de la chiromancie ? Mais je n'en pense rien, ou plutôt je pensais jusqu'à samedi dernier que la chiromancie n'était que blague, fumisterie, charlatanisme. C'est ce jour-là que Mme Fraya, qui tenait à la fête de Sachino le pavillon de la « bonne aventure », m'a lu dans la main. C'était la première fois que je me prêtais à une étude de ce genre, et avec un scepticisme

absolu, je vous l'assure, bien que mon amie, Mme Adam, m'eût dit de ma chiromancienne énormément de bien. Or, Mme Fraya m'a raconté des choses extraordinaires, renversantes, avec un luxe de précision et de détail qui m'a fortement impressionné, troublé même. Malheureusement, ces choses font partie de ma vie intime à telles enseignes qu'il m'est vraiment impossible d'en parler. Il y en a toutefois que je ne vois pas d'inconvénient à vous répéter. Sachez donc que pendant mon voyage en Perse, je fus attaqué par des brigands qui me laissèrent presque pour mort. Je n'ai jamais parlé en France de cette aventure, que Mme Fraya ne pouvait pas connaître. Elle m'en a fait, pourtant, le récit très exact, avec les circonstances de temps et de lieu. Cela ne tient-il pas du prodige ?

— Vous voilà donc sur le chemin de Damas de la chiromancie ?

— Peut-être. Cependant, je ne me hâte pas de conclure. Je doute. J'hésite. Je ne sais plus. J'admettrais assez volontiers qu'on pût découvrir dans les lignes de la main des indications plus ou moins vagues sur le tempérament, le caractère, les tendances de l'individu, et en déduire, si l'on est habile, certaines conséquences soit pour le passé, soit même pour l'avenir. Mais entre les lignes de la main et un évènement extérieur, tout à fait indépendant de mon intelligence et de ma volonté, quel rapport peut-il y avoir, de cause à effet ou de signe à chose signifiée ? Je ne comprends pas.

— Votre chiromancienne ne vous a-t-elle pas dit autre chose que vous puissiez sans inconvénient livrer au public ?

— Si. Elle m'a dit qu'aussitôt mes travaux en cours achevés, j'écrirais une pièce de théâtre. Or, c'est absolument mon intention, et je m'en étais encore ouvert à personne. C'est peut être moins étrange que l'histoire de brigands dont nous parlions tout à l'heure. Mais, enfin, comment expliquer cela ?

— Je ne m'en charge point, et cela paraît, en effet, inexplicable. Voudriez-vous me donner pour les lecteurs du *Gaulois* quelques indications sur cette pièce de théâtre à laquelle vous songez ?

— Voilà qui est difficile, car je n'y ai songé encore que très vaguement. Je n'y travaillerai vraiment qu'après avoir terminé mon voyage aux Indes, en cours de publication à la *Revue des Deux-Mondes*, et écrit mon voyage en Perse, qui paraître un peu plus tard. Cela demandera au moins un an. Le seul renseignement que je puisse vous donner sur la pièce en question, c'est que l'action se passera à Paris... et qu'on y parlera argot.

(*Gaulois*) JULIEN DE NARFON

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE

V

(*Suite*)

Vampire et **Vampirisme.** — Coques astrales de désincarnés (morts) qui rôdent autour des sépultures pour sucer le sang des morts fraîchement enterrés et s'en nourrir ; mais les Vampires s'attaquent également aux vivants pendant leur sommeil. — Ce terme dérive certainement de Upiers ou Pires, d'où on a fait Vampires.

En Morée, on les nomme *Vroucalacas*, *Brocalaques* et à Ceylan *Khatakànès*.

Dom Calmet prétend « que les vampires en suçant le sang de leur proches, les épuisent et causent leurs morts, et que ceux-ci deviennent à leur tour vampires.

« Ces revenants, qui sont d'origine slaves, sont fort redoutés dans les campagnes ; on ne peut se débarrasser d'eux qu'en leur tranchant la tête, ou en leur perçant le cœur avec un pieu. On prétend que bien des vampires sont des gens qu'on a enterrés vivants ; on les reconnaît dans les tombes à une apparence de fraîcheur que possède leur chair et au sang qui coule des blessures qu'on leur fait.

Verrues. — Les physiognomonistes, Lavater, entre autres, prétendent que les verrues sont des indices et des pronostics suivant les positions qu'elles occupent sur la figure.

Philippe de May dans sa *Chiromancie médicinale*, chapitre premier de la Physionomie, traite de l'influence des astres et des verrues qui paraissent sur le visage et autres endroits du corps. L'ouvrage de de May est absolument introuvable, mais il en existe une réédition, Paris, Dorbon aîné. 1 vol. in-12. 1897 ou 1898.

Viaram. — Sorte d'augure usité au moyen-âge ; lorsqu'on rencontrait sur son chemin un homme ou un oiseau, qui de droite passait à gauche devant vous, c'était un mauvais présage ; au contraire, c'était d'un bon augure, si le trajet s'effectuait de gauche à droite. — Michel Scott, De Physiognomiâ, c. 56.

Visions. — Action de voir, non par les yeux physiques, par les yeux du corps, mais par le sens intime, par *intuition*.

Il y a divers genres de visions ; il y a des visions naturelles, des visions artificielles ou provoquées, par

l'hypnotisme par exemple. Les personnes qui ont des visions se nomment visionnaires, mais celles qui possèdent le don de double-vue se nomment voyantes ou clairvoyantes ; elles voient le passé, le présent et l'avenir.

Voix. — *Entendre des voix*, signifie entendre des avis surnaturels ou hyperphysiques par un sens intime ; il n'y a que les médiums, les voyants, les inspirés, les illuminés qui entendent des voix.

Vals ou **Voust.** — Ce terme, dérivé du latin *Vultus*, visage, figure, sert à désigner de petites figures ou images de cire (Icones de cire) employées par les Envoûteurs pour agir à distance sur les personnes représentées par ces figures. (Voy. ENVOUSTURE et ENVOUTEMENT.)

Vue, Claire-vue. — Voy. CLAIRVOYANCE.

Y

Yoga. — Philosophie ou système qui a pour but de donner à celui qui le pratique le pouvoir de s'abstenir de manger et de respirer pendant un temps considérable et le moyen de devenir insensible à toutes les impressions extérieures. — La Yoga est l'un des six systèmes de la Doctrine hindoue.

Les mystiques de l'Inde, dénommés *Yoguis* ou *Yoghis*, parce qu'ils pratiquent la Yoga, habitent dans des demeures souterraines (*Goup-ha*) ; ils s'abstiennent de sel dans leur nourriture, mais sont extrêmement friands de lait dont ils font leur principale nourriture. — Ils ne se promènent que la nuit et avec des mouvements très lents ; ils se tiennent principalement dans deux postures appelées *Padmasâna* et *Sidhasâna* ; ces deux postures leur permettent de respirer le moins possible. — Quand les Yoguis atteignent l'état de *Samàdhi*, dernière phase de l'autotrance, ils peuvent alors se passer longtemps de l'air atmosphérique ainsi que de nourriture et de boisson ; ils peuvent alors hiverner en terre comme la chauve-souris, la marmotte, le hamster, le loir et autres animaux.

Yogui. — Sorte d'ascète qui, par un entraînement dénommé *Yoga*, arrive à posséder des facultés peu communes aux hommes. — Ce terme est trop souvent considéré comme synonyme de Fakir ; celui-ci est au yogui, comme un escamoteur, un prestidigitateur est à un haut sensitif, à un excellent médium.

Z

Zelem. — Entités psychiques, desquelles Lorials nous dit : « Chez l'homme pieux, ces zelem sont purs et clairs, chez le pécheur ils sont troublés, sombres et même noirs. » Ceci démontre bien la couleur fluidique qui forme le corps ou véhiculés des entités psychiques.

Zizis. — Nom que les juifs modernes donnent à leurs phylactères

Zodiaque. — Espace de ciel que le soleil parcourt dans l'année, lesquel espace est divisé en douze parties, qui renferment chacune une constellation. Ces douze parties du ciel sont représentées par des signes *zodiacaux*, lesquels signes symbolisent la Divinité suprême, nous dit le Dr Pascal (nº 138 de la *Curiosité*) et a été sans cesse représentée par la figure du signe zodiacal, dans lequel le soleil se trouve à l'équinoxe du printemps. Or, chaque année le soleil entre sur un point un peu en arrière de celui dans lequel il se trouvait l'année précédente : On appelle ce retard la *Précession des Equinoxes*. Au bout de 2.150 années, le recul est équivalent à l'étendue de l'un des signes du Zodiaque, et comme il y a douze de ces signes, après 25.900 ans le soleil est revenu, au moment de l'équinoxe du printemps, au point du ciel qu'il occupait 25.900 ans auparavant.

Dans la science astrologique, le Zodiaque joue un grand rôle ; nous ne saurions en parler ici, car il nous faudrait par trop sortir du cadre que nous nous sommes imposé, même en restant extrêmement synthétiques.

Zyzygie. — Terme gnostique qui sert à désigner les *contraires*, sans lesquels rien ne saurait exister, car ce sont les contraires qui créent la Loi de l'Evolution.

Ce terme est aussi employé en magie, parce que dans la science du souffle, la Respiration pulmonaire a ses zyzygies : la systale (*contraction*) et la diastale (*dilatation*) cardiaques, dont l'homme entraîné doit bien connaître le jeu.

JEAN DARLÈS.

FIN

ÇA ET LA

Le médium A. Politi.

L'Italie nous offre un nouveau médium destiné à la célébrité, paraît il.

Il est né à Rome, a quarante-et-un ans, est de taille moyenne et de constitution robuste avec un bon embonpoint ; il est blond et ses yeux bleus ont une expression singulière, plutôt vague.

Sa médiumnité se déclara il y a six ou sept ans. Abso-

lument incrédule d'abord, il se convertit lorsque se manifesta à lui son ami d'enfance Giulio Del Blanco; il s'était promis de croire le jour où cette preuve se produirait.

Devenu rapidement médium, Politi donna des séances d'abord chez la comtesse Maria Lovatti-Brenda, devant un public très restreint dont faisaient partie le général Ballatore et M. Brussi, ex-préfet; il en donna ensuite dans les milieux les plus divers et ne tarda pas, comme c'est le sort commun des médiums, à être accusé de supercherie.

Cependant, il se laissa attacher, dépouiller de ses vêtements, etc.; et dans les conditions les plus rigoureuses qui lui sont imposées, on obtient sa lévitation, des matérialisations, des lumières, en particulier certaine croix lumineuse qui accompagne les manifestations de Giulio Del Blanco; on entend des voix; on a obtenu les matéria lisations de chiens, ils ont aboyé.

Le général Ballatore obtint le passage d'une sonnette à travers le mur de la pièce où l'on se trouvait. En 1900, dans une séance chez le prince Romolo Ruspoli, se produisirent les phénomènes de lumières, de contacts, d'apports, d'instruments de musique joués, enfin la matérialisation de la mère du prince qui l'embrassa et l'appela : « Mon fils ».

Beaucoup d'autres matérialisations se produisirent. Il paraît que Politi a déjà convaincu un grand nombre de sceptiques haut placés.

Phénomène psychique

Un de nos abonnés, M. Jean Bouilly, nous adresse la communication suivante :

J'ai eu la bonne fortune de rencontrer un homme dont le caractère, les goûts et les aspirations correspondent aux miens. La complexion physique seule diffère. Et ce n'est pas, que je sache, chose qui puisse nuire aux relations.

De fait, les nôtres sont très suivies. Nous nous voyons presque tous les jours.

Le 30 avril 1902 s'était cependant écoulé sans que nous ayons pu échanger nos impressions. Le soir, à 7 h. 13 exactement, alors que j'étais à table et achevais le potage, j'entendis très distinctement s'ouvrir la porte du corridor qui aboutit à la salle où je prends mes repas.

— Ce doit être M. J., me dit la bonne.

— Probablement, répliquai-je; mais allez voir quand même et faites taire le chien.

Celui-ci aboyait en effet comme il le fait toujours quand il annonce un visiteur.

La bonne sortit et revint quelques instants après en me disant, d'un air visiblement troublé : « Mais, Monsieur, il n'y a personne dans le corridor ni dans la cour et... toutes les portes sont closes. »

Cela me surprit, car — tout comme la bonne et le chien — j'avais fort bien entendu le bruit que fait la porte du corridor quand on l'ouvre. (Cette porte est massive et mesure 1 m. 10 de large sur 2 m. 25 de haut, le corridor a 9 mètres de long.)

Mon repas achevé, je me rendis chez M. J. et lui demandai s'il n'était pas venu à la maison vers sept heures un quart.

— Non, me répondit-il; mais j'ai bien pensé à vous à ce moment-là. J'ai même dit à ma femme : « Tiens, je vais aller voir M. Bouilly. » Et je m'acheminais vers votre demeure lorsque j'ai été brusquement arrêté.

— Vous y êtes allé... quelque peu tout de même, ajoutai-je.

Et je lui contai le fait.

Maintenant, quelle explication faut il donner de ce phénomène ?

Ne peut-on pas admettre que la pensée de M. J., à cet instant précis : 7 h. 13, se soit extériorisée et manifestée à moi de cette façon ?

Il me semble que le doute n'est pas permis.

« Toute pensée étant un mouvement et tout mouvement une poussée de points plus ou moins matériels » (1), il est probable que ces points magnétiques ont dû tout d'abord se frayer un passage à travers la couche atmosphérique qui me séparait de J.; puis trouvant subitement un obstacle à leur transmission, ils sont venus battre violemment la paroi de la porte et s'y briser. D'où production du bruit perçu.

Mais si cette théorie est acceptable, il s'ensuit dès lors que :

1° Si on avait placé une plaque capable de graphier les vibrations émises par le cerveau de M. J., on aurait obtenu une photographie de sa pensée (2);

2° Sans l'obstacle (la porte), j'aurais pu percevoir les paroles émises par M. J.

Qu'en pensent les princes du Psychisme ?

Les pressentiments

Nous lisons dans le *Jura bernois :*

« Croyez-vous, ami lecteur, à ces pressentiments que disent avoir éprouvés certaines personnes, à l'approche d'un malheur ou événement quelconque? Les uns doutent, d'autres affirment. On a déjà écrit des livres sur ce sujet et la science n'aime pas à l'aborder, car elle le considère comme le produit de l'imagination.

Voici, paraît-il, un fait que l'on signale comme absolument vrai et qui date de dimanche :

Un habitant de Berne avait envoyé son fils chez des parents, à Genève. Or, dimanche dernier, vers cinq heures, ce père eut le pressentiment que son enfant courait un grand danger : « Il est arrivé quelque chose à Genève, je pars. » Et immédiatement il va à la gare et prend le train. C'était exact : son garçon s'était trouvé dans une barque, à l'arrivée d'un bateau à vapeur, et il s'était approché de ce dernier pour se faire bercer par les vagues. La nacelle tourne, il tombe dans l'eau, mais comme il savait heureusement nager, il se maintient sur le flot jusqu'à l'instant où, du bateau, on vient à son secours et le retire de sa dangereuse position. Il ne donnait déjà plus signe de vie. Cependant, grâce aux soins du médecin, il a repris enfin connaissance. Pendant que le père était en route, un télégramme lui avait été envoyé de Genève, l'avisant de l'accident, qui s'est produit, affirme-t-on, également vers cinq heures de l'après-midi. »

Le père Paulard

C'est le nom d'un voyant percheron, mort il y a quelques années, sur lequel un de nos abonnés, le docteur C. Jouis,

---

(1) E. Lefébure. L'*Initiation*, n° 6 (Mars 1898) p. 268.

(2) Tegrad, *Echo du Merveilleux*, n° 123 (15 février 1902), p. 71 et 72.

de Mortagne, nous envoie quelques notes intéressantes.

Le père Paulard était maçon. Brave homme, très pieux, très rangé et très simple, il était gratifié de songes prophétiques.

Tout ce qu'il a annoncé s'est réalisé jusqu'à ce jour.

Une fois, étant à tirer de l'eau, il dit à ceux qui s'y trouvaient en même temps que lui, que l'on aurait la guerre avec la Prusse et que nous serions battus et envahis. Il fut malmené par les autres ouvriers, qui le traitèrent de Prussien et de mauvais Français.

Depuis lors, il ne disait ce qu'il voyait qu'à très peu de personnes et entre autres à une vieille dame qui, ne se moquant pas de lui, lui inspirait confiance. Le fils de ce brave homme étant parti, on eut des inquiétudes, mais le père Paulard dit que son fils serait blessé, mais ne mourrait pas.

Effectivement, quelque temps après, on apprit que ce garçon, blessé d'un éclat d'obus, était soigné dans une ambulance. Il est revenu de la guerre. — Après la guerre, il avait vu Paris flamber. La Commune lui donna raison.

Après tous ces revers, la vieille dame lui dit un jour :

— Eh bien ! père Paulard, maintenant que la guerre est finie, nous allons sans doute avoir Henri V ?

— Ne croyez pas cela, madame, s'écria-t-il, jamais Henri V ne régnera sur la France.

— Alors, qu'aurons-nous donc ?

— Vous aurez, reprit-il, de mauvais gouvernements, tout ira de mal en pis, les démons seront déchaînés sur la terre, la religion sera persécutée. Il viendra un moment où les églises seront fermées, mais pas longtemps, peut-être deux ou trois jours. . . . .

Il y aura bien du sang répandu. Vous aurez un roi, mais ce sera bien plus tard et il viendra du Nord. C'en est un dont personne ne se doute.

La fin de cette prophétie me frappa.

Mlle Couëdon annonçait la même chose ; je crus à un mélange des souvenirs de la dame qui m'avait rapporté cela, je la questionnai, elle ne connaissait pas les prophéties de Mlle Couëdon.

Depuis lors, j'ai fait parler différentes fois cette vieille dame sur le père Paulard, et toutes les fois qu'elle a cité ses prophéties, elle s'est toujours servie des mêmes expressions ; je pense donc qu'elle a été un phonographe fidèle du prophète percheron. Cette dame est très sérieuse et je suis persuadé qu'elle dit bien ce qu'elle a entendu.

JUGES ET SORCIERS

Il se passe parfois des choses fort intéressantes au Palais de Justice ; mais ce ne sont pas toujours celles-là qui ont le privilège de solliciter la curiosité du public et de s'imposer à ses méditations. Il n'est guère d'attrait que pour le scandale, d'oreilles complaisantes que pour les incidents d'audience, les plaidoiries à effet, les causes dites « bien parisiennes » — ainsi nommées parce qu'elles alimentent pour quelque temps nos potinières et ouvrent le champ à cet âpre besoin de médisance, qui est un des péchés mignons de cette grande ville de province qu'est, malgré tout, Paris.

Aussi, les débats retentissants qui, en ces derniers jours, mirent aux prises un avocat très connu et une dame qui ne l'est guère moins pour toutes autres raisons, ont-ils fait du tort à un petit procès qui, cependant, méritait mieux que la mention dédaigneuse qui lui a été généralement consacrée.

Par la solution que les juges lui ont provisoirement donnée, ce procès est, en effet, doublement curieux — en ce sens, d'abord, qu'il marque une véritable étape dans la marche de certaines idées, et, ensuite, parce qu'il introduit dans les us judiciaires une nouveauté des plus hardies.

Le point du litige a été, ici-même, excellemment exposé ; qu'il me soit permis, toutefois, de le rappeler brièvement. En travaillant dans une maison en construction, un ouvrier reçoit sur la tête un bloc de pierre énorme. Grièvement blessé, il passe deux mois à l'hôpital — et n'en sort qu'imparfaitement guéri. Chose bizarre, cependant : c'est à la tête qu'il a été frappé, et c'est la jambe qui, chez lui, par suite d'une ankylose du genou, paraît irrémédiablement perdue. D'où procès en responsabilité et nomination d'un expert.

Celui-ci, après examen, dépose un rapport dans lequel il conclut à l'absence de toute ankylose. Le malade, d'après lui, est simplement atteint d'une hystérie consécutive à sa blessure; et le singulier effet de cette hystérie par traumatisme est d'occasionner chez le sujet de graves désordres musculaires, toutes les fois qu'il a le fâcheux travers de penser à son accident. Nous connaissions déjà le guillotiné par persuasion; celui-là c'est l'ankylosé par autosuggestion — cas moins grave, mais encore bien gênant.

Pour le guérir, ajoute le médecin légiste, il y aurait un moyen bien simple, qui consisterait à le suggestionner en sens contraire. Je suppose, par exemple, qu'il suffirait de lui persuader que l'accident qu'il a subi était bien moins grave qu'il ne se l'était imaginé tout d'abord; que ce n'est pas un bloc de pierre, mais un modeste petit caillou qu'il a reçu sur la tête — et, qui sait? que l'hôpital où il a passé deux mois n'était qu'une maison de campagne, un simple lieu de repos où l'avait envoyé en villégiature un entrepreneur magnifique...

Et c'est seulement à la suite de ce traitement et des effets qu'il aurait produits que l'on verrait quelle indemnité il y a définitivement lieu d'allouer à cet ankylosé récalcitrant. Si insolite, si singulière, au premier abord, que puisse paraître cette proposition, on a vu que les juges de la huitième chambre lui avaient fait le meilleur accueil et qu'ils avaient fait choix de deux spécialistes, auxquels ils ont donné mission de « travailler » le malade et de le désankyloser par suggestion.

Or, ceci mérite attention ; car c'est bel et bien une nouveauté et presque une révolution dans le domaine scientifique et judiciaire. C'est la reconnaissance officielle, la consécration définitive d'une science qui, il n'y a pas bien longtemps encore — même après les curieuses recherches de l'Ecole de Nancy, même après les travaux et les découvertes, cependant si démonstratifs, des Charcot, des Luys, des Ball, des Dumontpallier et de tant d'autres savants illustres — était considérée par beaucoup comme une des pratiques les moins estimables de l'empirisme contemporain.

Les magistrats eux-mêmes ne font donc plus profession de mépriser ou d'ignorer les phénomènes de suggestion. Ils en admettent la réalité, ils en reconnaissent la valeur. Et ainsi s'accuse, en une simple décision judiciaire, la marche souvent obscure de l'Idée. Ce qui était sorcellerie jadis, et ce qui ne fut ensuite que charlatanisme, prend maintenant figure d'indiscutable Vérité.

Quel autre Bossuet pourra jamais écrire la passionnante *Histoire des Variations* de l'Esprit humain ? Qui pourra surprendre, à travers les incessantes contradictions dont elle est émaillée, le mystère de sa lente et capricieuse évolution ? Qui se chargera d'expliquer ses bonds, ses sursauts, ses arrêts brusques, ses retours, par de prodigieux méandres, à d'antiques erreurs et à des croyances qui, longtemps réputées absurdes, éclatent tout à coup, dans le siècle de lumière où nous sommes, comme de surprenantes vérités?

Qui se fût imaginé, par exemple, que, par un recul soudain dans la nuit du passé, un savant comme M. de Rochas pût un jour ressusciter chez nous — grâce à un procédé purement expérimental — les pratiques anciennes de l'envoûtement ? Et cela s'est fait cependant — et en présence de membres de l'Académie des sciences et de mathématiciens éminents ! Son expérience a ainsi donné consistance et conféré une sorte de caractère authentique à ce que nous avions longtemps regardé comme la plus monstrueuse, la plus absurde des fictions du moyen âge.

Elle nous a permis de supposer que l'envoûtement n'était peut-être pas tout à fait un mythe et que, de même que M. de Rochas, les magiciens d'alors pratiquaient « l'extériorisation de la sensibilité » sans la connaître, ou tout au moins sans lui avoir donné un nom. Et de même aussi pratiquaient-ils la suggestion, c'est-à-dire la substitution, par magnétisme, d'une volonté à une autre, sans se douter qu'ils faisaient de la science, et non point de la sorcellerie.

Autrefois on les brûlait ; aujourd'hui, on les eût nommés médecins-légistes — et on leur eût confié la guérison des malades. Et c'est ainsi que, chassé, traqué, refoulé dans les oubliettes de l'histoire par le rayonnement de l'esprit moderne, le sorcier renaît de ses cendres et se dresse, triomphant, sur la ruine des vieilles fictions ! Il reprend ses droits dans la Cité contemporaine ; il nous apparaît sous des espèces nouvelles, revues, amendées, corrigées, conformes aux goûts et à l'esprit du temps.

Le sorcier moderne se garde des déductions aventureuses, des rêveries et des conjectures. C'est un Faust rajeuni, un Nicolas Flamel régénéré. Il est géomètre, physiologiste et physicien. Sa méthode est purement inductive ; il procède de Comte et de Claude-Bernard et n'avance rien qu'il ne prouve.

Et voilà pourquoi la Justice, elle-même, malgré ses longues et ataviques répugnances, a bien été obligée d'admettre, comme dignes de fixer son attention et de suspendre ses jugements, l'existence de phénomènes longtemps méconnus, de forces occultes, et de pouvoirs mystérieux, qui, jadis, ne relevaient, pour elle, que de la corde ou du bûcher ! (*La République*).

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B.. AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS (*Suite*).

D'ailleurs, il ne serait pas imprimé ; on saurait bien s'y opposer... Peut-être même serions-nous emprisonnés... Voici du reste quelques passages d'une lettre que m'écrivit à cette occasion Mlle P..., femme d'éducation et de piété. Qu'on en juge.

. . . .

« Au nom de Dieu, fuyez le mal ; Satan est près d vous, sous la forme d'une femme qui se rit de tout c qu'elle a pu faire de vous. »

. . . .

« Vous qui donniez à tous les conseils de l'humilité pratiquez cette vertu ; vous voulez sauver une âme e vous perdez la vôtre et celle de votre père, et, pa votre mauvais exemple, vous en perdrez peut-être de mille. »

. . . .

« Oh ! orgueil, péché de notre premier père ! Sondez votre conscience, voyez s'il ne s'en est pas emparé. »

. . . .

« Yeux, ouvrez-vous ! Dieu vous avait donné le don d'instruire, de parler au cœur, et voilà que vous abandonnez tout pour une misérable. »

. . . .

« Quittez cette misérable, brûlez vos écrits, qui ne seraient lus que des libertins, qui en profiteraient pour se moquer de Dieu, de la religion ou de ses ministres, et seraient autorisés à continuer leur mauvaise vie ! »

. . . .

« Dites-moi ce qu'aurait dit l'abbé Thorey, s'il avait vu un jeune prêtre mener une conduite pareille à la vôtre ? Sondez avec calme votre conscience. »

. . . .

Et, me parlant ensuite de ma famille, elle ajoutait : « Vous en serez la honte !... »

. . . .

Pauvre femme ! J'en suis sûr, elle et ceux qui lui ressemblent seraient bien punis, s'ils voyaient un instant la hideuse joie que tout ce zèle si aigu cause à Satan. Combien de fois m'a-t-il dit, depuis six mois et avec un rire qui fait frissonner : « Me servent-ils bien tous ! En croyant servir leur Dieu, font-ils bien mes affaires ! » Puissent-ils voir enfin au fond d'eux-mêmes, et comprendre que Cantianille, serait-elle mille fois plus coupable qu'on ne le suppose, et moi mille fois plus halluciné, jamais un chrétien ne doit traiter son frère avec autant de hauteur et d'amertume ! Jésus n'a jamais éprouvé aucun sentiment pareil, et s'il a montré parfois de l'indignation, ce ne fut ni contre Magdeleine, ni contre la femme adultère, mais uniquement contre les pharisiens, qui se confiaient dans leur propre justice, et méprisaient les autres...

Pour nous, maintenant, nous sommes à Paris, Cantianille, mes parents et moi, travaillant dans le silence, sous le regard et la dictée de Dieu, à l'œuvre qu'il nous impose et recevant chaque jour de lui et des siens les visites les plus douces et les plus familières. Grâce à la céleste charité de sainte Magdeleine et à la touchante affection du petit Charles, ma mère a retrouvé son bonheur avec sa foi... Nous serions donc parfaitement heureux, si nous ne voyions pas ma pauvre sœur accablée de souffrances qui grandissent constamment, séparée de sa fille, séparée de son fils, en proie aux démons, qui veulent diminuer ses forces par la fatigue et le chagrin, et l'exténuer pour l'empêcher de travailler avec moi... Ils auraient déjà réussi, si Dieu ne la soutenait par une sorte de miracle continuel. Aucun de ces tourments ne nous surprend ;

depuis longtemps les démons nous les annonçaient et nous savions bien qu'ils nous tiendraient parole.

Puissions-nous, par toutes ces peines, courageusement supportées, devenir moins indignes des faveurs du bon Dieu, moins incapables de ramener au sein de l'Eglise nos frères séparés, et de glorifier ainsi son infinie miséricorde! C'est notre espoir et notre unique désir.

Nous arrêtons ici la publication de ce curieux manuscrit. La seconde partie, presque aussi longue que la première, ne comprend que des études, des hypothèses plus ou moins nébuleuses sur les faits énumérés précédemment et qui ne nous paraissent pas présenter le même intérêt. (*N. D. L. R.*)

A TRAVERS LES REVUES

LE MAGNÉTISME HUMAIN

M. A. Jounet, dans la *Résurrection*, propose les expériences suivantes pour faire la preuve de l'influence du magnétisme humain :

Tous les savants modernes, y compris les médecins, ne cessent de vanter la *méthode expérimentale.*

Pourquoi les médecins, adversaires des magnétiseurs, ne consentent-ils pas à se rendre compte, par la méthode expérimentale, de ce que c'est que le magnétisme humain?

Le *Journal du Magnétisme* cite une très curieuse note de M. Tabaries de Grandsaignes, concernant l'influence de la présence humaine sur une baguette de coudrier suspendue horizontalement à un fil de chanvre.

D'autre part, M. Geoffriault, dans les *Annales des Sciences psychiques* de novembre-décembre 1901, décrit les expériences qu'il a faites avec un appareil formé de deux pailles en croix, terminées chacune à leurs deux extrémités par des palettes de mica, et suspendues à un fil de cocon, à l'intérieur d'une cloche de verre.

Cet appareil a été influencé, dans des conditions de contrôle précises, par les êtres vivants et la lumière directe, jamais par les cadavres et la lumière réfléchie.

Eh bien! pourquoi des magnétiseurs et des médecins adversaires des magnétiseurs ne feraient-ils pas, devant une commission, composée en nombre égal de partisans et d'adversaires du magnétisme, et devant le public, des expériences sur l'influence physique humaine, constatée au moyen des appareils de MM. Tabaries de Grandsaignes et Geoffriault?

Par ces expériences, on se rendrait vite compte si certains hommes, munis ou non du diplôme médical, mais spécialement doués, agissent, avec plus de vigueur que les autres hommes, sur la baguette de coudrier ou sur les pailles.

— Une fois cela établi, on n'aurait qu'à amener devant la commission, des animaux malades, à les faire magnétiser, sans suggestion hypnotique, par ces hommes spécialement doués et par d'autres expérimentateurs choisis parmi les médecins adversaires du magnétisme et dans le public. Et on se rendrait compte si le magnétisme curatif physique existe, oui ou non, indépendamment du diplôme médical.

En refusant d'assister et de prendre part à ces diverses expériences publiques, les médecins adversaires des magnétiseurs renieraient la méthode expérimentale et toute la science moderne.

LA MAGIE ET LA SORCELLERIE DANS L'ANCIEN MEXIQUE

Nous lisons dans *la Lumière* l'intéressant article que voici :

Après la conquête du Mexique, un moine Franciscain espagnol, Bernadino de Sahagun, a écrit un livre extrêmement remarquable sur la vie, les coutumes et l'histoire des anciens Mexicains ; cet ouvrage n'a été publié qu'en partie, le reste est conservé en manuscrit à la bibliothèque royale de Madrid, et un Allemand, le Dr Seler, de Berlin, a puisé dans ce manuscrit tout ce qui concerne la sorcellerie dans l'Ancien Mexique ; Mme Z. Nuttall est venue y puiser à son tour ; ajoutons que les descriptions concernant les pratiques de sorcellerie sont en langue Nahu-atl.

Le sorcier vulgaire de l'Ancien Mexique était, sans doute, ce qu'est actuellement, dans les tribus de Pueblo, le « faiseur de pluie », et jouissait de quelque pouvoir sur les éléments. Le magicien (pour ne pas dire mage) de l'Ancien Mexique possédait évidemment cette puissance à un plus haut degré, car il connaissait l'avenir, savait prédire le temps qu'il ferait et au besoin le provoquer ; « il prédisait la sécheresse, la famine et connaissait les prières et les sacrifices qu'il fallait faire pour éloigner ce fléau » ; il prédisait la gelée, la grêle, les éruptions volcaniques.

Ces prérogatives et d'autres encore faisaient de lui un personnage puissant et mystérieux, qui n'a rien de commun avec le vulgaire sorcier qui emploie les procédés magiques sans en connaître le sens ; en réalité, c'était un prêtre vivant dans le sein du Temple, en ascète, pratiquant un jeûne rigoureux, et se rattachant au même type que les ascètes et les mystiques de l'Inde orientale. « Lui seul avait le pouvoir de protéger les gens contre les méfaits des sorciers qui, lorsqu'ils étaient excités par la haine, se ruaient à la destruction d'un village et de son chef. »

Ces sorciers de mauvais aloi portaient alors le nom d'«Eiacatecoloti », ce qui signifie littéralement « hommes chats-huants » et par extension « ceux qui font du mal aux autres. » Dans la croyance populaire, ces sorciers étaient sans doute doués du pouvoir de prendre la forme d'un chat-huant, dans des circonstances données. On leur attribuait aussi la faculté de fasciner leur victime ou d'arrêter la vie du cœur chez elle, par un simple regard. Voici comment était défini le sorcier : « L'homme chat-huant vient-il à haïr quelqu'un ou à désirer sa mort, il le blesse mortellement et amène la destruction de ses biens. Il peut faire tomber une personne en syncope ou la rendre inconsciente ; il peut la rendre aveugle. Puis il écrit des signes sur les murs des maisons. Il blesse une personne au point de la faire tomber par terre, puis il désire sa mort. Et si quelqu'un touche le sorcier ou le saisit pendant qu'il est dans une maison, il tombe sans force et, quand le jour arrive, il meurt là sur le champ. »

Cependant il existait des moyens efficaces pour protéger les maisons des méfaits des sorciers. On plaçait derrière la porte, dans la cour, la nuit, un vase d'eau contenant un couteau d'obsidienne. Quand le sorcier jetait son regard dans le vase et y voyait reflétée sa propre image coupée par le couteau d'obsidienne, il s'en allait à la hâte et ne se hasardait pas à revenir. Le pouvoir qu'avaient les sorciers de priver leurs victimes de leur conscience était leur principal apanage ; lorsqu'ils étaient décidés à com-

mettre un vol, ils faisaient usage d'un charme puissant consistant en un bras humain desséché. Ces sorciers voleurs étaient désignés sous le nom de « tomamacpalitotiques », ce qui, d'après le dictionnaire de Molina, signifie : « un voleur qui opère au moyen d'enchantements ou de sorcellerie. ». Voici la description littérale donnée par Sahàgun du procédé employé par les sorciers voleurs.

Ils choisissent toujours pour l'exercice de leurs méfaits un jour qui contient le chiffre *neuf* qui, joint à certains signes du calendrier, est considéré par eux comme particulièrement favorable. Puis, ayant décidé de dévaliser ou de piller une maison donnée, ils se réunissent en un bande de 20 ou 30 compagnons sorciers et confectionnent l'image d'un serpent, le patron de la nécromancie, Quetzalcoatl ou le « serpent à plumes ». Ils portent ce serpent devant eux et vont en dansant devant la maison, c'est-à-dire qu'ils avancent à l'unisson, à pas mesurés, comme s'ils exécutaient quelqu'une des vieilles danses sacrées. L'un des « leaders » porte l'effigie dont il a été question plus haut, pendant qu'un autre porte sur son épaule l'avant-bras et la main desséchés d'une femme, qui, suivant certaines croyances, constituaient un talisman doué du pouvoir magique de priver les gens de leurs sens.

Pour l'employer contre les habitants de la maison, les voleurs font halte d'abord dans la cour et donnent des coups sur la terre avec la main morte, puis heurtent avec elle le seuil ou les linteaux de la porte d'entrée. Ces bruits sinistres, disait-on, avaient pour effet de faire tomber les habitants de la maison dans un profond sommeil ou en syncope, ou simplement dans un état tel qu'ils ne pouvaient plus remuer ni parler, qu'ils semblaient sans vie, tout en voyant et en entendant tout ce qui se passait. Quelques-uns dormaient effectivement et même ronflaient. Les voleurs, alors, allumaient leurs torches, cherchaient des provisions par toute la maison et procédaient tranquillement à un repas, pendant que les propriétaires, fascinés, les observaient.

Après quoi, les voleurs pillaient l'habitation, enlevaient tout ce qui avait de la valeur, en faisaient des paquets, et après avoir commis d'autres méfaits s'en allaient en courant vers leurs demeures respectives, chargés de butin. Aucun d'eux ne devait se reposer sur le chemin du retour, car il était dit que si l'un d'eux le faisait, il ne pourrait plus se relever et resterait là comme fasciné jusqu'au matin, et alors pourrait être saisi avec ses dépouilles et forcé de trahir ses complices. »

D'après le Dr Stoll, les phénomènes ci-dessus décrits seraient en tout comparables à ceux de la catalepsie suggestive, de l'aphasie et de l'hypnotisme par suggestion. Selon nous, il y a quelque chose de plus ; tous ceux qui connaissent la puissance de la magie, noire ou non, le comprendront aisément. Qu'il s'agisse de magie noire dans le cas de ces sorciers, ce n'est pas douteux. En revanche, les prêtres, dont il a été question plus haut, plus puissants d'ailleurs que ces sorciers, n'opéraient sans doute que par des moyens magiques de bon aloi pour les combattre. Mais revenons à nos sorciers.

Sahagun rapporte encore la singulière version d'un curieux mode d'enchantement employé par les sorciers indigènes et appelé « la mise au feu d'une personne ». Lorsqu'un sorcier est irrité contre une personne et la déteste, il modèle son image en forme de momie et la place tout droit, il l'entoure de bâtons décorés de petits pavillons de papier. Il passe quatre nuits à ce travail ; pui prépare des aliments qu'il place devant la figurine ; il l brûle ensuite la nuit. Après quoi, il invite sa victime venir le voir avant le point du jour, lui offre les aliment qui avaient été mis devant la figurine, et pendant que son hôte les mange, prononce ces mots : « Puisses-tu mouri bientôt ! »

De même « quand un sorcier en veut à un village, il s' rend, rôde dans le temple, dans la maison du chef et dan celles des habitants, souhaitant dans son cœur que tout soi détruit. En temps de guerre, il désire que tous meuren dans la bataille et que le village soit réduit en cendres. Mais quand il est démasqué et découvert, il est mis mort par la main des guerriers, où qu'il soit, dans sa maison ou ailleurs. » On voit par là que le sorcier était exposé à perdre la vie, tout comme le faiseur de pluie chez les Indiens de Pueblo. Sahagun raconte encore qu'il y avait une classe de sorciers appelés « charmeurs de serpents » ou « ceux qui infusent la vie aux serpents ». Ceux ci étaient consultés lorsqu'on avait perdu un objet ou qu'on soupçonnait qu'il avait été volé. Voici littéralement ce que dit Sahagun à cet égard :

« Le sorcier ou charmeur de serpents (qui semble avoir été une sorte de jongleur) était consulté dans les cas de vol. Le plaignant rassemblait les voisins qu'il soupçonnait l'avoir volé, et le sorcier les faisait tous asseoir par terre sur un même rang. Puis, quand tous étaient réunis dans la maison, il leur adressait l'admonestation suivante : « Mes enfants, vous êtes assis ici parce que votre voisin est très malheureux de ce que, en mon absence et en la vôtre, quelqu'un lui a dérobé quelque chose. Le coupable fera mieux de rendre les objets volés, parce que le sorcier est ici maintenant et va le dénoncer. » Si, là-dessus, personne n'ouvrait la bouche pour avouer sa faute, le sorcier enlevait le couvercle d'un vase et charmait un serpent qui y était contenu. Le serpent sortait alors en rampant en lançait des regards dans toutes les directions, dévisageant toutes les personnes assises sur le sol les unes après les autres. Il s'avançait alors pour confronter les assistants. Quand il reconnaissait la personne qui avait volé, il rampait sur elle et s'y étendait. Alors les autres saisissaient le coupable et le forçaient à avouer sa faute. Si le serpent ne voyait personne de coupable, il revenait vers le vase, y entrait et s'y enroulait tranquillement. Dans ce dernier cas, il était considéré comme prouvé que le soupçon de vol n'avait aucun fondement, et l'homme qui avait été volé se calmait et se déclarait satisfait. »

Plus haut nous disions que le prêtre était devin, prophète et thaumaturge. On sait, en effet, que les Mexicains avaient leurs oracles et leurs prophéties, témoin la célèbre prophétie qui leur annonçait l'arrivée d'étrangers et qui s'accomplit si malheureusement pour eux par celle des Espagnols. La tradition a aussi conservé le récit de prodiges arrivés aux grandes époques et en particulier de ceux qui accompagnèrent la chute de Montézuma. Ajoutons que le prêtre était aussi médecin, et il a cela de commun avec tous les prêtres de l'ancienne Amérique et de bien d'autres pays.

Dr THOMAS

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10